

Exploration des pratiques militantes dans les luttes environnementales au Saguenay–Lac-St-Jean

CAHIER DE RECHERCHE

Produit par Sophie Del Fa et Julie Godin

Avec la participation de Christophe Lévesque

Septembre 2022



BÉNÉVOLAT
EN MOUVEMENT

UQÀM

UQAC

UNIVERSITÉ
TÉLUQ

 uOttawa



TABLE DES MATIÈRES

Reconnaisances	3
Résumé de la recherche	4
Structure du cahier de recherche	5
I Mise en contexte de la recherche	6
1.1 Le Bénévolat en mouvement	6
1.2 Les objectifs	6
1.3 L'approche	7
II. Présentation de la recherche	7
2.1 Présentation générale	8
2.2 Approche méthodologique et contextualisation	9
2.3 Outils analytiques et vue d'ensemble	12
III Du bénévole au militant : revue de la littérature	13
3.1 Le militantisme environnemental/écologiste/mouvement vert	15
3.2 La sociologie: carrière, savoirs et engagements des militant.e.s	17
3.2.1 Carrières militantes	17
3.2.2 Savoirs militants	18
3.2.3 Engagements militants	19
3.2.4 Spécificités des situations	19
3.3 Pour une théorie affective du militantisme	20
3.3.1. Le militantisme, un travail émotionnel	20
3.3.2 Hyperperformance, épuisement et toxicité	21
3.3.3. Approches affectives et militantisme joyeux	23
3.3.4 Synthèse de la section	24
3.4 Synthèse de la revue de littérature	24
IV Analyses et pistes de réflexions	26
4.1. Parler de son engagement	26
4.1.1 Se raconter: bénévole ou militant.e?	27

4.1.2 Se mobiliser contre qui? et/ou pour quoi?	30
4.1.3 Le militantisme du mode de vie à la profession	31
4.2 Être affecté.e.s: les trajectoires émotionnelles des militant.e.s	35
4.2.1 Du choc à la tristesse: les passions tristes du militantisme	35
4.2.2 Beau, joie et fierté: les passions joyeuses du militantisme	39
4.2.3 Faire communauté, les nébuleuses de rencontres	42
4.2.4 Trajectoires émotionnelles sinusoïdales	45
4.3 La vie avec et sur le territoire: sens, relations et protection	45
4.3.1 De l'amour à la vie	46
4.3.2 Du village global à l'agression	50
4.3.4 Les territoires autres	52
4.4 Enjeux et écueils du militantisme	54
4.4.1 Backlash de l'engagement militant	54
4.4.2 Le militantisme comme environnement toxique	55
4.4.3 L'impact du militantisme sur soi	57
V Conclusions, recommandations et savoirs essentiels	60
Bibliographie	62

RECONNAISSANCES

Nous reconnaissons que le point de vue à partir duquel nous parlons, agissons et ressentons est toujours situé.

Moi, Sophie Del Fa, parle, pense, agit et ressent en tant que femme blanche cis-genre et hétérosexuelle, professeure d'université. Le tout me conférant une position privilégiée dans le système de domination capitaliste, mais toutefois engagée à penser des alternatives et des résistances au monde dans lequel on vit. Je joue différents rôles dans cette recherche. Je suis co-chercheuse sur le projet général (Bénévolat en mouvement), j'ai coordonné la réalisation des entretiens avec les militant.e.s et j'ai été engagée dans la lutte contre GNL Québec. Plusieurs des personnes dont il question dans ce cahier sont des ami.e.s avec qui je noue une relation privilégiée. J'écris tout en ayant les deux mains dans la pâte.

Moi, Julie Godin, reconnaît ma position privilégiée avec laquelle je prends parole et réfléchis le monde qui m'entoure. Je suis une femme blanche, cis-genre, au sein d'une relation de couple hétérosexuelle et ayant pu bénéficier d'une éducation supérieure. Bien que ma position implique plusieurs angles morts, je tente de mon mieux pour être à l'écoute et considérer les personnes concernées comme les véritables expertes de leur vécu. Je porte également différents rôles au sein de ce projet de recherche, soit à la fois celui de militante interviewée dans le cadre de l'étude, mais également celui d'auxiliaire de recherche ayant participé à l'analyse et la diffusion des données.

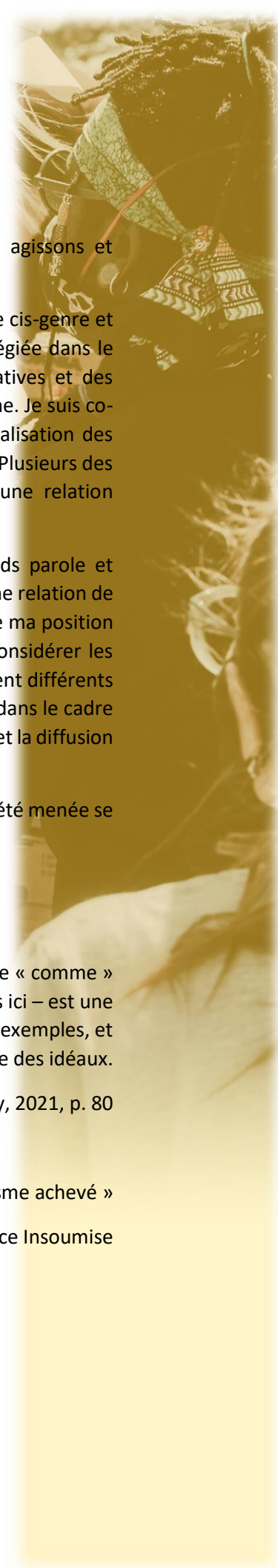
Toutes les deux, nous reconnaissons que le lieu sur lequel cette recherche a été menée se trouve sur le Nitassinan, territoire traditionnel non cédé de la grande nation innue.

Le militantisme n'est pas un idéal fixe dont il faut s'approcher. On ne peut pas être « comme » un.e militant.e parce que le militantisme – de la façon dont nous le conceptualisons ici – est une pratique qui repose sur la spécificité des situations. On ne peut pas devenir ces exemples, et nous ne devrions pas non plus les prendre comme des idéaux.

Bergman et Montgomery, 2021, p. 80

« Le militantisme est un humanisme achevé »

Jean-Luc Mélenchon, Député de la France Insoumise



RÉSUMÉ DE LA RECHERCHE

Ce cahier de recherche rend compte d'entrevues réalisées avec des militant.e.s impliqué.e.s dans le mouvement environnemental au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Mobilisant une approche communicationnelle et affective, nous tentons de mettre en évidence ce qui constitue ces pratiques militantes afin d'élaborer une première ébauche de répertoires de pratiques militantes. De plus, nous souhaitons fournir aux groupes dans lesquels sont impliqués les individus interviewés des recommandations et savoirs essentiels pour guider leurs engagements souvent semés d'embûches.



STRUCTURE DU CAHIER DE RECHERCHE

Le cahier de recherche est structuré comme suit :

Les [parties I](#) et [II](#) sont consacrées à la mise en contexte du projet de recherche *Bénévolat en mouvement* (VOTM).

La [partie III](#) consiste en une revue de littérature sur le militantisme afin de constater ce qui différencie ou non la recherche sur le bénévolat et le militantisme.

La [partie IV](#) consiste en l'analyse des entrevues et aux principaux résultats de la recherche.

La [partie V](#) propose conclusions, recommandations et des pistes d'actions pour les groupes militants.





I. Mise en contexte de la recherche

Avant de présenter nos résultats de recherche, nous allons d’abord les mettre en contexte, en présentant l’équipe de recherche qui l’a menée : Bénévolat en mouvement, également connu sous le nom de Volunteering on the Move (VOTM).

1.1. Le Bénévolat en mouvement

Financé par le programme *Savoir* du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) de 2017 à 2022, Bénévolat en mouvement (Volunteering on the Move, ci-après VOTM) est un projet de recherche interuniversitaire portant sur la **mouvance des pratiques de bénévolat**, mené par des chercheurs et chercheuses en communication organisationnelle membres du groupe de *Recherche sur la Communication Organisée* (ReCOR).

Les chercheurs et chercheuses de cette équipe sont affilié.e.s à différents établissements : l’Université du Québec à Montréal, l’Université TÉLUQ, l’Université d’Ottawa et l’Université du Québec à Chicoutimi. De plus, ces chercheurs et chercheuses travaillent en étroite collaboration avec de nombreux organismes du secteur non lucratif et bénévoles au Québec et au Canada.

1.2. Les objectifs

Les **objectifs** de la recherche sont les suivants :

- Comprendre les enjeux de l’implantation de modes de gestion issus du secteur commercial dans le secteur non lucratif, ainsi que les effets qu’ils produisent sur les modalités d’organisation de ces pratiques dans ce dernier secteur;
- Donner une définition claire et précise du bénévolat, qui tienne compte d’une réflexion plus large sur ce qu’est être un organisme à but non lucratif dans une économie de marché;
- Créer un répertoire des pratiques de bénévolat afin de mettre en lumière la manière dont la marchandisation ou la marketization du secteur lucratif transforme les pratiques du secteur non lucratif;
- Développer des études de cas sur la manière dont les bénévoles, les praticien.ne.s et les bénéficiaires comprennent et analysent les tensions issues de la marketization du secteur à but non lucratif.

1.3. L'approche de VOTM

Cette recherche s'inscrit dans une **approche constitutive de la communication organisationnelle** (ci-après CCO) qui met l'accent sur le rôle performatif de la communication dans la création, le maintien et la transformation des collectifs. Autrement dit, cette approche soutient que la communication est le **processus clé** de toute réalité collective. Interroger cette force constitutive devient donc le point d'entrée pour étudier des phénomènes organisationnels. C'est pourquoi ces études cherchent généralement à comprendre les propriétés organisantes et désorganisantes de la communication, en posant la question suivante : « comment s'organise-t-on à travers la communication? »

Appliquée à bénévolat en mouvement, l'approche CCO nous permet :

- D'étudier le bénévolat de manière plus inclusive, en tenant compte des bénévoles, mais aussi des bénéficiaires, des organismes à but non lucratif, des politiques publiques de financement, des stratégies de gestion, des dons, des affiches, des slogans ou logos, et de toute autre personne, chose ou institution qui prend part aux pratiques bénévoles;
- De comprendre le bénévolat comme le résultat de l'assemblage de toutes ces personnes, idées, choses et discours qui le façonnent;
- De rendre compte de la tendance actuelle à la marketization de l'activité bénévole qui devrait pourtant viser un but non lucratif, en étudiant des contextes particuliers au sein desquels elle se développe, par l'observation de tensions qui se manifestent à travers des discours contradictoires, des pratiques de justification de l'action et de la négociation de sens.

Comment s'organise-t-on à travers la communication?

L'approche constitutive de la communication organisationnelle prend en compte les processus organisants suivants :

- L'hybridité de l'action, c'est-à-dire le fait que les actions s'accomplissent au travers de l'association entre des personnes, des choses, des discours, des infrastructures, etc.;
- L'agencement ou l'assemblage des divers.es acteurs et actrices, soit la manière dont ils et elles sont configuré.e.s et reconfiguré.e.s, ainsi que la forme ou mode d'organisation qui en résulte;
- Le caractère situé des pratiques organisantes, que nous référons généralement aux dimensions spatio-temporelles des événements communicationnels; autrement dit, on s'organise toujours quelque part, à un moment précis, et non pas abstraitement.



II. Présentation de la recherche

2.1. Présentation générale

Dans un [premier cahier de recherche](#), certain.e.s membres de notre équipe ont mené une revue exhaustive de la littérature existante sur le bénévolat et ont constaté que les pratiques bénévoles se présentent actuellement sous diverses formes. Il existe par exemple le bénévolat en entreprise, le bénévolat communautaire, le bénévolat en coopérative, etc. Mais, ils et elles avaient également remarqué que ces formes de bénévolat se présentent sous plusieurs variations temporelles et spatiales : il peut s'agir du microbénévolat (une action bénévole de courte durée et/ou pouvant être accomplie rapidement, souvent à distance), du bénévolat ponctuel ou épisodique, ou encore, comme nous avons pu le constater récemment avec la pandémie, du bénévolat en ligne.

Dans un [second cahier de recherche](#), nous avons vérifié les tendances théoriques constatées dans le premier cahier, en menant une enquête sur le terrain. Au cours de cette première étude empirique, nous avons alors donné la liberté aux personnes impliquées dans le vaste réseau de bénévolat à Montréal et dans ses environs de s'exprimer sur leurs propres manières de penser et d'exercer leurs pratiques bénévoles. Cette étude nous a permis de collecter un ensemble de données qualitatives sur le parcours, les expériences et la vie quotidienne des acteurs et des actrices qui agissent au sein d'un même réseau de bénévolat à Montréal et ses environs. Nous avons alors constaté que les acteurs et les actrices ont tendance à utiliser d'autres notions que celle de « bénévolat » pour mieux définir et représenter leurs propres pratiques et activités bénévoles. Ces notions sont les suivantes : implication, engagement et militantisme.

De plus, nous avons témoigné de diverses formes de pratiques bénévoles, selon les milieux dans lesquels les acteurs et actrices évoluent : ils et elles peuvent s'engager dans des collectifs communautaires, dans des églises, dans des regroupements politiques, de réseaux d'éducation, etc. Pour finir, nous avons observé que ces personnes accordent une importance aux groupes au sein desquels elles s'impliquent, ainsi qu'au lien social qui se crée entre les bénévoles.

Dans un [troisième cahier de recherche](#), des collègues ont étudié les pratiques, les expériences et les significations de bénévoles et de citoyen.ne.s ayant tendance à agir dans les marges des milieux du bénévolat et de l'implication citoyenne au Québec. Nous avons constaté, non sans surprise, qu'ils et elles vivent des situations d'injustice et de discrimination, à cause des préjugés et des biais implicites étant reconduits au regard de leurs identités et situations sociales particulières.

Enfin, dans un [quatrième cahier de recherche](#) issu d'une recherche avec le Centre Hospitalier de l'Université de Montréal (CHUM), une équipe a observé certain.e.s bénévoles dans leurs tâches d'accompagnement et d'écoute des patient.e.s, et ce, au moment où elles se déroulent. Les collègues ont constaté que plusieurs aspects organisationnels peuvent influencer l'expérience que vivent les bénévoles au quotidien. Les analyses détaillées ont dévoilé que l'écosystème de la professionnalisation, les sphères de l'identité et les typologies de l'écoute jouent tour à tour un rôle constitutif dans l'établissement de pratiques bénévoles de hauts niveaux, en échos de ceux mis de l'avant par le CHUM dans son ensemble

La recherche qui fait l'objet du présent cahier ajoute plusieurs nouveautés par rapport aux terrains précédemment réalisés dans le projet global en explorant **les pratiques militantes dans le cadre du mouvement environnemental au Saguenay-Lac-Saint-Jean**. Sortant de la Grande Région de Montréal dans laquelle se situaient les précédents terrains de recherche, il s'agit ici de focaliser l'attention sur le militantisme environnemental, dans une région ressource du Québec, dans laquelle le projet GNL Québec (voir plus bas) a créé une fracture majeure au sein de la population. Ainsi ce cahier de recherche complète les autres en faisant une étude de cas sur un type de bénévolat mis en lumière notamment dans le second cahier de recherche.

Les questionnements de notre recherche

La question de recherche à l'origine de ce projet spécifique est la suivante : **de quoi sont constituées les pratiques des militant.e.s engagé.e.s dans le grand mouvement environnemental au Saguenay-Lac-Saint-Jean?** La question a été formulée de façon délibérément large afin d'être la plus ouverte possible à ce qui émergeait dans les entrevues réalisées. Respectant en ce sens une posture inductive par laquelle la chercheuse laisse « parler » les données sans avoir une question ou des objectifs trop restrictifs. De plus, la question de recherche fait échos au cadre théorique qui traverse le projet de VOTM, l'approche constitutive de la communication organisationnelle, présentée ci-haut. En effet, il s'agit au final de relever dans les entrevues et les récits des militant.e.s les traits et éléments caractéristiques qui permettent de mieux comprendre les pratiques, mais aussi ce qui meut et fait bouger les individus *dans et par* l'engagement.

2.2. Approche méthodologique et contextualisation

En droite ligne avec les méthodes mobilisées auparavant au sein de VOTM, l'approche méthodologique repose sur l'entrevue semi-dirigée. Abondamment utilisée en études organisationnelles et en communication, l'entrevue est considérée comme un exemple de modes de production de connaissances et une technique précise pour puiser dans l'expérience et les pratiques des sujets (Alvesson, 2003). L'entrevue n'est plus seulement un instrument

méthodologique, mais bien une manière de *rencontrer* les personnes afin de révéler des vécus authentiques.

Pour cette recherche, **23 entrevues** ont été réalisées avec des personnes s'identifiant comme militantes au sein du mouvement environnemental au Saguenay–Lac-Saint-Jean. Ces personnes ont chacune des niveaux d'implication différents et ne sont pas toujours associées à un groupe en particulier. C'est pour cela que nous parlons du « mouvement environnemental » de manière générale. À noter qu'elles se considèrent toutes comme actives dans le mouvement environnemental. Neuf personnes sont membres du comité de coordination de la *Coalition Fjord*, le groupe citoyen luttant contre GNL Québec. Six autres gravitent autour de la lutte sans être membres d'un groupe en particulier et neuf s'affilient à d'autres collectifs notamment au sein :

- du *Mouvement des associations générales étudiantes de l'Université du Québec à Chicoutimi* (MAGE-UQAC) et certaines de ses associations étudiantes modulaires;
- de l'*Association pour la Protection du Lac Kénogami* (APLK), un organisme à but non-lucratif exerçant une surveillance visant à préserver la qualité de ce lac pour l'ensemble de la population;
- d'*Alma en Transition*, un groupe citoyen constitué de plusieurs centaines de personnes qui se sont données pour mission de développer et de mettre sur pied des projets qui visent à encourager une économie résiliente, à diminuer l'usage des combustibles fossiles, créer des liens sociaux dans la communauté et apprivoiser les changements climatiques;
- de *Mères au Front*, groupe rassemblant des mères afin de protéger la future génération face à l'urgence climatique;
- de *Québec Solidaire*, parti politique de gauche;
- du *Grand dialogue régional pour la transition socio-écologique*, un mouvement à vocation citoyenne dont l'objectif premier est de collecter le rêve régional à travers un dialogue territorial afin de coconstruire une feuille de route pour la transition locale.

Les entrevues ont été réalisées entre septembre 2020 et janvier 2021, période pendant laquelle la lutte contre le mégaprojet GNL Québec rythmait une grande partie de la vie militante saguenéenne (voir ci-dessous). Le projet de recherche s'est donc intéressé à la figure du, de la militant.e dans le mouvement environnemental en tenant compte de ce contexte régional conflictuel. Au-delà de la lutte contre GNL Québec, le Saguenay–Lac-Saint-Jean est riche d'une histoire de luttes environnementales et d'organismes ou collectifs créés pour mettre en place des projets durables et écologiques. Les repères chronologiques suivants sont proposés afin de mettre en lumière cette réalité historique :

Quelques repères chronologiques clés du mouvement environnemental au Saguenay–Lac-Saint-Jean :

- **1973** : Création du Conseil régional de l’environnement et du développement durable du Saguenay-Lac-Saint-Jean (CREDD)
- **Fin des années 1970** : Création de la Corporation de développement de la récupération et du recyclage en région (CODERR)
- **1978** : Comité de l’environnement de Chicoutimi (CEC)
- **1980** : Incorporation du CEC
- **1983** : Création de l’Association pour la Protection du Lac-Kénogami
- **Années 1990** : Lutte pour protéger la rivière Ashuapmushuan
- **2010** : CEC devient Euréko!
- **Novembre 2011** : Occupy Saguenay
- **Janvier 2014** : Création d’Alma en Transition
- **2014** : Création du collectif de l’Anse-à-Pelletier
- **2015** : Abolition des Conférences Régionales des Élu.e.s (CRÉ)
- **2015** : Première édition du Festival Virage (jusqu’en 2018)
- **2017** : Création de Borée, collectif de partenaires mobilisé.e.s et engagé.e.s qui unissent leurs efforts afin d’améliorer le système alimentaire du Saguenay–Lac-Saint-Jean
- **2017** : Création de Boréalisation (environ 1 an d’activité)
- **Novembre 2019** : Création de la Coalition Fjord
- **Novembre 2019-Juillet 2021** : Lutte contre GNL Québec (novembre 2019-Juillet 2021)
- **1^{er} octobre 2020** : Création du Grand dialogue régional pour la transition socio-écologique
- **2021** : Le Grand dialogue devient une Communauté Zen (Zéro Émission Nette du Front Commun pour la transition énergétique)

Le projet [GNL Québec](#) :

Le projet GNL Québec, chapeauté par Énergie Saguenay, visait l’exportation de Gaz naturel liquéfié (le GNL) à travers un pipeline en provenance de l’Alberta. Ce gaz aurait été extrait par fracturation hydraulique, transporté, liquéfié dans une usine qui aurait été construite à La Baie, puis exporté par méga-navires à travers le Fjord du Saguenay et le Fleuve Saint-Laurent. Ce projet aurait eu un impact considérable en termes d’émission de GES tout au long de son cycle de vie¹. Le projet GNL Québec a catalysé une attention médiatique importante tant au niveau régional qu’au niveau provincial et la lutte s’est organisée et structurée autour de la Coalition

¹ Le gaz naturel est en réalité du méthane issu en grande partie de la [fracturation](#) (même procédé que pour le gaz de schiste). Dans le cas de Gazoduq/GNL, [85 % du gaz serait issu de la fracturation](#). Le méthane extrait est un gaz contribuant à l’effet de serre ([84 fois](#) plus dommageable que le CO2 sur un horizon de 20 ans) (Coalition Fjord, 2019)

Fjord, un groupe formé de citoyen.ne.s essentiellement bénévoles (trois personnes ont effectué des mandats rémunérés). La Coalition Fjord s’est positionnée comme un organisme crédible (Del Fa, 2021) dans la lutte contre GNL et le travail des personnes impliquées a permis une participation record lors des audiences du Bureau d’Audiences Publiques en Environnement (BAPE). Ce projet climaticide a polarisé les citoyen.ne.s de la région et a aussi produit un momentum pour faire émerger un mouvement autour des enjeux climatiques ainsi que de la transition socio-écologique (TSE).

2.3. Outils analytiques et vue d’ensemble

Une fois les entrevues réalisées, une analyse manuelle a été effectuée par une équipe de recherche des entrevues. Nous avons établi une grille d’analyse en fonction des questions posées lors de l’entrevue.

Militant.es interviewé.es	
Pseudonymes	Affiliation à un collectif
Alain	Non affilié à un collectif en particulier
Anaïs	Coalition Fjord et Grand dialogue
Anne	Non affiliée à un collectif en particulier
Arnaud	Coalition Fjord
Carolane	Coalition Fjord
Charlotte	Coalition Fjord
Clément	APLK
Corinne	Coalition Fjord
Élianne	Alma en transition
Grégoire	Québec Solidaire
Huguette	MAGE-UQAC et Associations modulaires
Igor	Grand dialogue et initiatives locales non affiliées à un collectif en particulier
Inès	Coalition Fjord
Jérôme	Coalition Fjord
Joannie	MAGE-UQAC et Associations modulaires
Josh	Engagé dans la communauté Innus de Mashteuiatsh
Lucas	Coalition Fjord

Lyse	Mères au front
Marie	Non affiliée à un collectif en particulier, résidente de Sainte-Rose-du-Nord
Mila	Collectif de l'Anse-à-Pelletier
Nathalie	Non affiliée à un collectif en particulier, résidente de Sainte-Rose-du-Nord
Paul	Coalition Fjord
Viviane	MAGE-UQAC et Associations modulaires

III. De bénévole à militant.e : revue de la littérature

Je ne sais pas si le militantisme peut être défini en tant que tel. Ce n'est peut-être pas une bonne idée de le définir de cette façon parce que cela impliquerait un point de vue général, un concept interchangeable et abstrait valable pour toutes les situations. Mais d'un autre côté, je dirais qu'un.e militant.e est un individu qui lutte pour la justice dans la situation où il/elle se trouve. **Il faut donc que nous soyons attentif.ve à la situation, aux rencontres qui s'y jouent, à la façon dont le sens s'y élabore aux subjectivités qui naissent de ces rencontres**

Sebastian Touza, cité dans bergman et Montgomery, 2021, p.78

Le bénévole se construit à partir de l'initiative, le volontaire de l'engagement et le militant de l'implication (il a foi en ce qu'il fait, se situant ainsi dans le registre de la croyance). C'est aussi poser la question de la nature et de l'intensité de l'engagement ainsi que celle de la figure qui leur sert de dénominateur commun : le missionnaire (Pesqueux 2020, p.1)

La littérature sur le militantisme est particulièrement foisonnante puisque le sujet a intéressé différentes disciplines allant de la sociologie, à l'anthropologie, en passant par l'histoire, la psychologie et les sciences politiques, notamment. Il est donc particulièrement complexe de circonscrire les définitions, théories et manières d'aborder ce phénomène social qui traverse les âges sans toujours porter le pseudonyme de « militantisme » ou d'« activisme ». Dans le cadre de cette recherche, nous avons focalisé sur la littérature francophone et anglophone sur la sociologie du militantisme, qui s'inscrit dans le champ plus général de la sociologie des mouvements sociaux.

Trois termes sont en jeu dans notre réflexion : le **militantisme**, l'**activisme** et le **bénévolat**. Les trois étant des formes d'engagements non rémunérés dans des causes politiques et/ou sociales, et supposent avoir recours à des pratiques et moyens d'actions qui leurs sont propres. L'encadré ci-dessous résume à grands traits les définitions de ces trois termes. Nous précisons par la suite nos propres définitions et le terme que nous avons choisi pour désigner cette pratique.

Définitions des trois termes clés (Le Robert en ligne)

Bénévole : Qui fait (qqch.) sans obligation et gratuitement.

Militantisme : Attitude de ceux, de celles qui militent activement au sein d'une organisation, d'un parti.

Militer : Agir, lutter sans violence pour ou contre.

Militant.e : Qui combat activement dans les luttes idéologiques.

Activisme : Attitude politique qui favorise l'action directe, voire violente, et la propagande active.

Activiste : Partisan.ne de l'activisme.

Suivant ces définitions, le militantisme et l'activisme peuvent être considérés comme des « sous-activités » du bénévolat, et se focalisent sur des engagements idéologiques et politiques. *A contrario*, le bénévolat désigne des pratiques sociales et d'entraides, deux éléments qui apparaissent peu – voire pas – dans les définitions du militantisme et de l'activisme. Quant à la différence entre ces deux derniers, il s'avère que c'est le degré de « violence » qui les départage. En effet, comme la définition de l'activisme le laisse penser, ce dernier tend à déployer des moyens plus violents que le militantisme, qui semble se cantonner à des débats d'idées et/ou politiques. Par ailleurs, les deux pratiques peuvent également être extrêmement liées, puisqu'en fonction de l'avancée ou non d'une lutte, le militantisme peut se transformer en activisme. Nous aurions donc une définition large qui pourrait être formulée ainsi : **le militantisme est une forme de bénévolat engagé dans des causes politiques et idéologiques dont les moyens d'action peuvent puiser dans et/ou devenir de l'activisme**. Puisque les personnes que nous avons interviewées ont davantage lutté en tant que militantes, sans se rendre jusqu'aux actions directes, nous retenons ce terme pour les désigner. De plus, il s'avère que tou.te.s se qualifient eux et elles-mêmes plutôt comme militant.e.s. Ainsi, les nuances entre les termes et les subtilités qui les séparent impliquent qu'une revue de littérature sur le militantisme ne peut pas faire l'économie du champ des mouvements sociaux dans lesquels elle s'inscrit afin d'établir les sources de l'engagement et les moyens d'action mis en place.

Craddock (2020) rappelle que l'étude des mouvements sociaux peut se comprendre en trois vagues distinctes : une première vague dans les années 50-60 issue de la psychologie qui considère les mouvements sociaux comme étant anormaux et irrationnels; une deuxième vague dans les années 1980-1990 qui réhabilite ces mouvements et les définit comme un ensemble d'actrices et d'acteurs, au contraire, rationnel.le.s et engagé.e.s dans l'action. C'est cette vague qui voit notamment naître la Théorie de la mobilisation des ressources qui passe en revue les différentes ressources et actions que les mouvements utilisent. La troisième vague, débutant vers la fin des années 1990 à ce jour, s'intéresse plus particulièrement à ce qui a été appelé (à tort selon Craddock [2020]) les « Nouveaux Mouvements sociaux » (NMS) en tentant d'analyser leurs éléments culturels et symboliques. À travers ces trois vagues, les militant.e.s ont toujours été considéré.e.s comme des acteurs et actrices des mouvements sociaux à différents degrés.

3.1. Le militantisme environnemental/écologiste/mouvement vert

C'est dans les NMS de cette troisième vague que s'inscrit le militantisme environnemental. Par ailleurs, il faut tout d'abord faire la distinction entre l'« écologie » et l'« écologisme ». La première est plus souvent utilisée pour faire référence à la science environnementale. Quant à la deuxième, elle représente davantage un courant politique. Pour Pelletier (2021), l'écologisme serait le produit de l'écologie (la science) transformée en idéologie. L'auteur parle donc de l'écologie comme d'une science subversive.

Le champ de l'histoire environnementale nous renseigne sur trois vagues ayant eu lieu au sein du mouvement vert au Québec (Archives Révolutionnaires, 2020). D'abord, le tournant du XX^e siècle a été marqué par trois tendances. La première concerne une mouvance conservatrice, qui cherche à préserver les ressources naturelles afin de pouvoir mieux les exploiter. Cette

tendance concerne surtout un discours axé sur l'économie. Ensuite, un autre discours, dit préservationniste, met de l'avant le désir de préserver la nature pour la beauté des paysages. Ce mouvement, fortement inspiré par la *wilderness literature* américaine, coïncide avec la création de parcs nationaux dans la province. Enfin, une dernière tendance observée, la pensée naturaliste, concerne les enjeux liés aux milieux urbains, notamment par rapport à la pollution dans les villes. Par l'éducation, ces groupes visent à éveiller la population à la science et à la nature dans le but de soutenir sa protection et sa préservation (Archives Révolutionnaires, 2020).

L'essor des mouvements écologistes au Québec débute dans les années 1960. La modernisation de la société entraîne des critiques du mode de développement occidental axé principalement sur la consommation (*Ibid.*). Les groupes environnementaux luttent alors contre des enjeux précis comme la gestion des déchets et la pollution, et prenaient racines au sein des idéologies du conservationnisme et du préservationnisme.

Dans les années 1970, on voit l'arrivée d'une contre-culture de plus en plus présente au sein de ces mouvements. Ses acteurs et actrices valorisent des alternatives à la société de consommation, par la formation de divers groupes de pression, remettant en question l'organisation socio-économique de la province. Cette décennie est également marquée par la lutte contre les énergies nucléaires et la lutte contre le mégaprojet hydroélectrique de la Baie-James. Les luttes de cette décennie entraînent la création du Bureau d'audiences publiques sur l'environnement (BAPE) en 1978 (*Ibid.*).

On voit une institutionnalisation de plus en plus prononcée des groupes environnementaux au Québec dans les années 1980. La présence de plus en plus marquée des questions environnementales au sein des médias, des institutions scolaires et même sur la scène politique, et la création du Parti Vert en 1983 marque un tournant dans la lutte. Alors que cette plus grande visibilité affaiblit d'une part le potentiel du mouvement, certains groupes nomment d'autre part davantage l'imbrication complexe des luttes environnementales avec d'autres luttes sociales (*Ibid.*).

Cette compréhension des intersections des luttes se poursuit au sein de la décennie 1990 avec la montée du mouvement altermondialiste. Celui-ci se veut une critique de la politique habitée par des valeurs néolibérales en mettant de l'avant des lieux politiques alternatifs (Lamoureux, 2004). En occident, on remarque diverses tentatives de lutter solidairement avec les peuples autochtones dans une visée décoloniale et anticapitaliste (*Ibid.*).

Les collectifs actifs au sein de la lutte environnementale des années 2000 s'intéressent surtout à la reprise de l'autonomie des communautés face aux industries et au système capitaliste. Ils axent leur action sur la réappropriation des moyens de production alimentaires, la récupération, la réutilisation et la diminution de la consommation de façon générale. Le concept de développement durable gagne également en popularité dans la foulée des grands sommets mondiaux comme la Conférence de Rio en 1992 et le sommet de Johannesburg en 2002. Celui-ci est employé dans un grand nombre de gouvernements, d'organisations et d'entreprises. Il vise à chercher un équilibre entre les demandes du marché en pleine croissance et la protection de l'environnement. Depuis, on voit une recrudescence des liens entre les luttes environnementales et les luttes décoloniales, alors que pour plusieurs, cette dernière est un élément clé à la lutte pour la préservation de l'environnement et du vivant (*Ibid.*). Les dernières années ont également

fait place à une pratique plus présente de désobéissance civile. La reconnaissance de la crise actuelle amène les groupes de luttes, comme Greenpeace ou Extinction Rébellion, à pousser une critique plus radicale du modèle de développement capitaliste occidental (*Ibid.*).

3.2. La sociologie : carrière, savoirs et engagements des militant.e.s

La sociologie française a particulièrement travaillé le concept de militantisme, surtout à partir de trois concepts clés : la carrière militante, les savoirs militants et l'engagement. Une vue d'ensemble de ces trois concepts est présentée ici.

3.2.1. Carrières militantes

Agrikoliansky (2017) dresse le portrait des fondements épistémologiques de l'expression de « carrière militante ». Tout d'abord utilisé par Becker pour traiter de la déviance, la notion de « carrière » a été reprise et appliquée au militantisme par Filleule (2009) qui lui permet de

travailler ensemble les questions des prédispositions au militantisme, du passage à l'acte, des formes différenciées et variables dans le temps prises par l'engagement, de la multiplicité des engagements le long du cycle de vie [...] et de la rétraction ou de l'extension des engagements. (p.87)

Dans le même ordre d'idée, Agrikoliansky (2017) estime que la notion de « carrière militante »

vise en premier lieu à inscrire la compréhension du militantisme dans le cadre d'une analyse séquentielle de l'engagement. Appréhender des carrières implique ainsi de restituer l'enchaînement temporel de différentes séquences de l'engagement et les logiques processuelles par lesquelles il se réalise et s'articule aux trajectoires biographiques. (p.3)

En d'autres mots, la notion de carrière implique de procéder à une analyse biographique des personnes militantes et de retracer les différentes étapes de leur vie qui ont pu mener (et donc expliquer) leur engagement. Il s'agit en fait de considérer la carrière militante dans une trajectoire sociale et individuelle plus longue qui correspond finalement à une histoire de vie pour comprendre le devenir militant.

En revanche, cette notion présente deux écueils principaux selon Agrikoliansky et Filleule (2019). Tout d'abord, elle est difficile à opérationnaliser puisqu'il faudrait suivre une personne depuis son adolescence (ou même avant) et donc le protocole de recherche est quasi impossible à réaliser. Ensuite, elle tend à objectiver une réalité sociale et induit une dimension carriériste de la politique et de l'engagement (*Ibid.*). Conséquemment, ils estiment que parler de « carrière militante » désenchant le militantisme en l'inscrivant dans un processus de progression carriériste. Par ailleurs, comme le bénévolat, le militantisme connaît une envolée vers la professionnalisation, ce qui invite à réinvestir la notion de « carrière » pour comprendre comment, d'un engagement individuel et motivé par des élans politiques, le militantisme peut devenir un métier avec ses propres codes et ses propres règles. Ainsi, nous souhaitons réactualiser

l'expression de « carrière militante » non pas pour désigner un processus émotionnel et individuel face à un engagement particulier, mais plutôt pour constater l'évolution et la transformation de ce processus à travers le temps. Nous y reviendrons dans l'analyse.

3.2.2. *Savoirs militants*

Avec la notion de carrière militante, celle de savoirs militants est également une pierre angulaire de la sociologie du militantisme francophone. Lamy a notamment consacré un article sur cette notion à partir de la prémisse que « la mobilisation des savoirs est un élément essentiel de toutes les luttes politiques et sociales, quelle que soit la forme qu'elles peuvent prendre dans l'histoire » (2018, p.1). À travers son approche d'historien, l'auteur dégage trois grands axes historiographiques de savoirs militants :

- Les savoirs populaires c'est-à-dire « les savoirs *par* le peuple qui constituent un mode discret, mais robuste, de contestation politiques des dominations les plus diverses » (p.4)
- Les savoirs profanes, citoyens et amateurs qui aujourd'hui pourraient référer aux lanceurs d'alerte qui ont en commun « une implication accidentelle dans l'action publique » (p.7). En outre, ces savoirs ne « prédisposent pas a priori [les personnes] à s'investir dans une action politique » (*Ibid.*). De même, ils ne sont pas écartés par manque de scientificité, mais apparaissent comme « des répertoires de connaissances mobilisées dans des causes spécifiques et viennent contrer des processus politiques d'ignorance ou de minoration » (p.9)
- Les savoirs en lutte qui sont mobilisés ouvertement à des fins politiques, notamment dans les partis, les syndicats ou les groupes intellectuels. Ces savoirs postulent « l'émancipation comme horizon de leur déploiement » (p.10). On parle ici des savoirs divulgués au sein de partis structurés et aux idéologies ancrées notamment à gauche (parti communiste).

Sans hiérarchiser ni louer un type de savoir plus qu'un autre, soulignons que l'auteur estime que ces trois savoirs sont valables pour le militantisme et permettent de l'alimenter de différentes manières et surtout à différents degrés de partisanerie et d'idéologie.

Par ailleurs en 2021, Willemez est revenu sur ces catégorisations pour en ajouter d'autres qui ne relèvent plus tant de la source (populaire, politique ou profane), mais plutôt du type de savoirs. En effet, il mentionne :

- les savoirs académiques, c'est-à-dire les cadres théoriques utilisés dans l'engagement (pour la création d'arguments par exemple);
- les savoirs techniques, dont l'exemple archétypal est celui du droit pour défendre les personnes militantes ou encore des capacités à lire des bilans comptables;
- et les savoirs pratiques protestataires qui englobent un ensemble de savoir-faire, comme la prise de parole publique, l'écriture de tracts, ou la maîtrise du langage des réseaux sociaux

Quel que soit le niveau de leur usage, pour Willemez, l'ensemble de ces savoirs et savoir-faire ont différentes places dans les organisations militantes. Et tous participent à un processus de production de subjectivité des militant.e.s en distribuant des rôles différemment dans les engagements.

Considérer le militantisme à partir du prisme des savoirs est intéressant pour les groupes afin de catégoriser des boîtes à outils quant à ce qu'il faut savoir et pouvoir faire au sein des groupes. Cela permettrait aussi de bonifier la formation des personnes qui veulent davantage s'impliquer.

3.2.3. Engagements militants

Le troisième pilier conceptuel de la littérature francophone est celui de « l'engagement militant » ancré dans la sociologie du travail (notamment chez Bidet et Becker) et référant soit à l'implication dans l'activité, le degré de sens et de croyance mis dans la réalisation des tâches; soit comme une trajectoire d'activité cohérente marquée par un ensemble de comportements (*Ibid.*).

Sortant de la sociologie du travail, Willemez propose de définir l'engagement à partir d'une perspective de sociologie politique, « comme l'investissement militant dans une cause politique au sens large et dans le cadre d'organisations particulières, qu'elles soient partisans, syndicales, associatives, etc. » (n.p).

Une autre définition de l'engagement militant se trouve chez Sawicki et Siméant (2009), qui le considèrent comme « toute forme de participation durable dans une action collective visant la défense ou la promotion d'une cause » (p.98), définition à laquelle on pourrait ajouter les dimensions collective et individuelle (Willemez, 2021, n.p.).

En somme, l'engagement militant réfère à la forme de la participation. À la lecture des différentes définitions, on peut déduire que cet engagement va varier en termes d'échelles d'action, mais aussi en termes de degré d'investissement de la personne. L'investissement personnel peut s'avérer superficiel ou bien prendre toute la place dans une vie individuelle.

3.2.4. Spécificités des situations

Pour conclure, portons attention aux deux citations mises en exergue au début de la section :

Je ne sais pas si le militantisme peut être défini en tant que tel. Ce n'est peut-être pas une bonne idée de le définir de cette façon parce que cela impliquerait un point de vue général, un concept interchangeable et abstrait valable pour toutes les situations. Mais d'un autre côté, je dirais qu'un.e militant.e est un individu qui lutte pour la justice dans la situation où il/elle se trouve. *Il faut donc que nous soyons attentif.ve à la situation, aux rencontres qui s'y jouent, à la façon dont le sens s'y élabore aux subjectivités qui naissent de ces rencontres* (Sebastian Touza, cité dans Bergman et Montgomery, 2021, p.78, nous soulignons).

Le militantisme n'est pas un idéal fixe dont il faut s'approcher. On ne peut pas être « comme » un.e militant.e parce que le militantisme –de la façon dont nous le

conceptualisons ici— *est une pratique qui repose sur la spécificité des situations*. On ne peut pas devenir ces exemples, et nous ne devrions pas non plus les prendre comme des idéaux » (Bergman et Montgomery, 2021, p. 80)

En somme, le militantisme ne peut pas être réduit à une somme d'actions prévues d'avance ou une série de tâches prédéfinies; au contraire, « il s'agit d'un devenir qui reste ouvert, et qui commence là où les gens se trouvent, quel que soit ce lieu » (Bergman et Montgomery, 2021, p.82). Ces citations amènent à focaliser le regard non plus sur les carrières, les savoirs et les types d'engagements, mais sur ce qui se joue dans la mise en commun d'une lutte à partir d'une situation précise. En effet, les extraits cités impliquent que toute situation de lutte soit particulière et inédite et ait ses propres réalités. D'ailleurs, nous avons rédigé ce cahier en tant qu'individus luttant dans leurs milieux et cherchant du sens à ces luttes. Nous nous construisons en réalisant la lutte, mais aussi en la pensant.

Ainsi, les trois concepts élaborés par la sociologie du militantisme sont intéressants comme outils méthodologiques, c'est-à-dire comme éléments à explorer dans le cadre de luttes particulières. Par contre, ils ne doivent pas être pris comme point de départ de l'analyse ou de la réflexion, qui doit plutôt être celui de la situation particulière dans laquelle s'organise une lutte à travers les vécus et les expériences (Rousseau, 2018). Une théorie affective du militantisme contribue à considérer le militantisme en ce sens.

3.3 Pour une théorie affective du militantisme

Puisque nous prenons parti en faveur de considérer le militantisme comme un « devenir qui reste ouvert », nous avons exploré la littérature qui s'attarde sur les émotions en jeu dans les luttes. Nous explorerons tout d'abord la notion de travail émotionnel; ensuite la littérature abordant la toxicité, l'épuisement et l'hyper performance dans le milieu militant; et nous concluons avec les approches affectives du militantisme qui nous ont particulièrement inspirées pour déployer l'analyse.

3.3.1. *Le militantisme, un travail émotionnel*

Les émotions comme l'empathie et la colère face aux injustices sont des éléments clés nous permettant de mieux comprendre l'engagement militant (Rogers, 2010). Celles-ci sont documentées comme étant des éléments déterminants expliquant le sacrifice en termes de temps et d'énergie pour s'impliquer. Ces émotions, lorsque collectivisées, deviennent vectrices de mobilisation et de solidarité dans un but d'apporter des changements aux structures qui créent l'injustice (Berlant, 2004; Rodgers, 2010). Le concept de travail émotionnel est avancé par plusieurs sociologues pour comprendre comment les militant.e.s naviguent au travers de ces émotions pour maintenir leur engagement et leur bien-être (Brotheridge et Grandey, 2002; Grandey *et al.*, 2005). Le développement de stratégies afin de faire face aux difficultés émotionnelles entraînées par l'implication au sein de causes sociales et environnementales est un impératif pour éviter la démobilité, tant pour les individus que pour les groupes desquels ils font partie. Il est

nécessaire collectivement de se questionner sur les facteurs qui sous-tendent la réalité affective des militant.e.s afin de pouvoir les soutenir adéquatement.

La culpabilité est également une actrice importante du vécu des militant.e.s. Celle-ci peut être comprise comme une source de motivation à l'implication dans un contexte où les personnes qui ne vivent pas directement l'effet des structures contre lesquelles elles militent désirent combattre l'impuissance ressentie face à celles-ci (Rogers, 2010). La culpabilité prend également racine au sein des attentes face au niveau et au type d'implication des personnes dans les organisations militantes (Craddock, 2020). Il en résulte une impression, pour plusieurs, de ne pas en faire assez pour la cause et de ne pas pouvoir réellement se qualifier comme militant.e.s. Ceci peut avoir pour effet de paralyser et freiner la mobilisation (*Ibid.*) ou encore de pousser les personnes à s'investir et à s'engager davantage au risque de leur santé et de leur bien-être (Jacobson et Lindblom, 2012). Ceci est particulièrement vrai pour les militant.e.s issu.e.s de classes sociales ou économiques défavorisées. En effet, l'impératif de toujours en faire plus, au détriment de soi, exclut les personnes et les groupes qui n'ont pas le privilège et/ou les capacités d'en donner autant (Bobel, 2007). Notamment, différents facteurs socio-économiques, comme le statut d'emploi, la condition de santé et même le niveau de scolarité, entravent la pleine participation de certaines populations.

Enfin, Solnit (2005) indique que les mouvements sociaux reposant sur la lutte envers un ennemi peuvent invisibiliser les actions de ses membres au détriment d'une trop grande attention aux actions de l'objet de la lutte. Pour lui, un mouvement se basant sur la lutte ne peut se définir autrement que par l'adversité et l'image du front de guerre. Ses travaux sur le militantisme de l'adversité font écho à une réticence des personnes impliquées à s'identifier à la symbolique de la guerre en lien avec les affects négatifs que cela peut engendrer chez celles-ci.

3.3.2. *Hyperperformance, épuisement et toxicité*

Il est de plus en plus documenté que le *burnout* (épuisement en français) du, de la militant.e est une réalité aussi dans le milieu militant (Cox, 2011). Bien que les personnes mobilisées soient toutes à un moment ou à un autre à risque de ressentir la fatigue, l'épuisement se caractérise par un sentiment de cynisme, de repli sur soi, et s'inscrit dans une chronicité de la fatigue (Maslach et Gomes, 2006). Le modèle de Freudenberger et North (1992), développé dans un contexte professionnel, est fréquemment mobilisé pour rendre compte de l'épuisement auquel font face les militant.e.s au sein de diverses causes sociales. Ce modèle est constitué de quatre stades qui peuvent se chevaucher dans le temps :

- 1) Il débute par le besoin et le désir de prouver à soi et aux autres que l'on peut travailler toujours plus fort, ce qui amène les militant.e.s à mettre de côté leurs propres besoins.
- 2) S'ensuit un déni des problèmes (conflits avec les pairs, fatigue, stress, etc.) qui amène la personne à attribuer à des causes externes ses difficultés.
- 3) Peu à peu, certains comportements de la personne changeront, elle s'isolera et mettra de côté ses loisirs; c'est à ce moment que l'entourage se rendra compte de la situation.

- 4) Enfin, une situation d'épuisement s'installe, accompagnée généralement d'un sentiment de vide, d'impuissance et de symptômes dépressifs.

Les personnes impliquées au sein de diverses causes militantes sont particulièrement à risque, à un moment ou l'autre de leur trajectoire, de vivre cet épuisement. Ce concept, prenant racine dans le champ des études de la psychologie du travail et de la psychanalyse, échoue à considérer l'impact du contexte social sur la fatigue des militant.e.s. Notamment, le contexte néolibéral qui influence le sentiment de la nécessité de performer le militantisme et celui de l'urgence d'agir (Aubert, 2006; Cox, 2011).

L'épuisement peut être notamment provoqué par la culpabilité de ne pas correspondre à un idéal en termes d'engagement, et finalement de vouloir toujours *hyper performer*. Au-delà de cette exigence implicite, les militant.e.s sont amené.e.s à devoir toujours faire plus avec moins de ressources et à conserver cette image de pouvoir tout accomplir par eux et elles-mêmes (Aubert, 2006). De plus, les luttes impliquent de porter des valeurs qui sont constamment remises en question par la société (Cox, 2011). Par exemple, les militant.e.s au sein des luttes environnementales sont conscient.e.s des effets néfastes du développement capitaliste et industriel outrancier sur la planète, ce qui aura des impacts majeurs sur les populations et sur la nature. Ils et e;;es portent ainsi un stress immense pouvant conduire à l'épuisement, dans un contexte où ce stress fait face à une résistance féroce et qu'aucune action concrète n'est mise en place malgré l'urgence d'agir (Shield, 1991). Dans la dernière décennie, plusieurs auteurs et autrices parlent d'éco anxiété pour décrire l'ensemble des impacts émotionnels et physiques reliés au sentiment de peur face à la crise climatique (Panu, 2020; Desbiolles, 2020). Elle peut généralement s'accompagner d'un sentiment de peur, de deuil, de colère et/ou de désespoir.

En plus de l'épuisement lié à l'impératif d'hyper performance au sein même des regroupements militants, certaines attitudes et attentes, qu'elles soient implicites ou non, peuvent contribuer à l'épuisement de ses membres. Dans l'ouvrage déjà cité de Bergman et Montgomery (2021), il est question du militantisme rigide au sein des groupes les plus radicaux, c'est-à-dire un militantisme où les gens en viennent à être froids, étouffants envers les personnes moins radicales (p.18). Juliette Rousseau, dans *Lutter ensemble, pour de nouvelles complicités politiques* (2018), mentionne les mêmes tendances, surtout quant à l'exclusion de minorités dans certains groupes (les femmes, les personnes racisées et membres de la communauté LGBTQIA+).

Les luttes sont généralement formées d'une addition de nombreuses contributions, souvent invisibles. Il est difficile pour les militant.e.s d'être reconnu.e.s pour le travail effectué, ce qui influence grandement leur engagement (Cox, 2011; Rousseau, 2018). De plus, la culpabilité entretenue autour du fait de ne pas en faire assez face à l'urgence peut engendrer une perception que l'épuisement est relié uniquement à des facteurs individuels (Craddock, 2020). La honte de vivre une période d'épuisement peut également apparaître en raison du sentiment d'avoir échoué en tant que militant.e. Il s'ensuit généralement la démobilisation des personnes pour la cause (Craddock, 2020), bien qu'il soit documenté que les militant.e.s ne quittent jamais réellement la lutte, mais se dirigent plutôt vers d'autres causes ou organisations (Downton et Wehr, 1997).

3.3.3. Approches affectives et militantisme joyeux

Les différents aspects évoqués dans les deux sous-sections précédentes invitent à aller au-delà des analyses sociologiques présentées dans la section 1 et de focaliser sur les subjectivités des individus – soit leurs propres ressentis et écueils en jeu dans leur militantisme. En effet, il s'avère que le militantisme est avant tout une question de don d'énergie physique et mentale puisque des valeurs fortes et une volonté de défendre quelque chose (ou quelqu'un) sont omniprésentes.

Dans les années 2000-2010, les approches affectives se sont emparées de la figure militante pour sortir des analyses de la sociologie traditionnelle évoquée plus haut. Ce nouvel élan théorique correspond à ce qui est généralement appelé « le tournant des émotions » ou « tournant affectif », qui prend naissance dans le nouveau matérialisme (voir notamment Karen Barad comme pionnière de cette philosophie). Ce courant très inspiré par la phénoménologie met l'accent sur l'expressivité de la matière, son dynamisme et son agentivité. Surtout, le nouveau matérialisme est une tentative de déconstruire les oppositions classiques entre nature et culture, matière et esprit, objet et sujet ou encore agentivité et structure (Cooren, 2020, p.3, notre traduction). En gros, cette nouvelle forme de matérialisme remet en question la posture anthropocentrée en redistribuant l'agentivité auparavant exclusivement vue comme la propriété unique de l'humain.e. Ainsi, il ne s'agit plus de voir l'humain.e comme le point de départ unique, mais de constater qu'une infinité de relations meut le vivant et le non-vivant. C'est cette infinité de relations qui est le point de départ de la constitution du monde qui doit être perçu non seulement à partir du regard humain, mais à partir d'une multitude d'autres regards (animaux, nature, sol, cours d'eau, mers, etc.). C'est à partir de cette posture relationnelle que certain.e.s auteurs et autrices ont réfléchi l'engagement militant.

Deborah B. Gould est une pionnière en la matière puisqu'elle observe et analyse les affects dans son livre *Act Up! Moving Politics*, une ethnographie d'un « habitus émotionnel » en mouvement (2009). La notion d'habitus émotionnel qu'elle propose en s'inspirant de Pierre Bourdieu est défini comme suit :

An emotional habitus is not consciously taken on and consciously used, but rather is something that works through us. By which I mean, it is produced and reproduced through a social group's emotional practices, and as a member of that social group engaging in and subject to such practices, it gets into you, suffuses you, becomes your "nature." (Gould, 2009, p.100)

Dans les mots de Gould, l'affect est la capacité d'affecter et d'être affecté.e. En ce sens, il est question des contacts, des rencontres et des relations avec d'autres corps. L'affect est donc profondément social dans le sens où il met en jeu les corps et la manière dont ils rencontrent d'autres corps qu'ils affectent et qui les affectent en retour (*Ibid.*). Cette façon de voir les affects est influencée par la pensée du philosophe Spinoza (1954) et a été reprise et adaptée au contexte contemporain par Brian Massumi (1995, 2015), qui utilise ce terme pour faire référence à des expériences corporelles qui émergent en réponse à différents stimuli. Les affects se distinguent alors des émotions, qui participent néanmoins aux processus affectifs : en somme, l'affect amène à ressentir des émotions (Shouse, 2005). La théorie des affects est particulièrement intéressante pour considérer les militant.e.s qui sont mu.e.s par une série de processus affectifs qui les font se mettre en action vers la lutte ou la défense d'une cause. Ces affects peuvent être de multiples

dimensions (voir section 3.2.). Dans son travail, Gould analyse la manière dont les sentiments politiques sont générés, comment ils durent ou sont altérés. Elle étudie aussi la manière dont le pouvoir s'exerce à travers les sentiments ressentis et les processus à travers lesquels les sentiments individuels deviennent collectifs. Le tout pour comprendre comment l'affect, les sentiments et les émotions (individuels et collectifs) s'articulent avec d'autres facteurs qui constituent le militantisme, et plus largement les mouvements sociaux.

Dans le même ordre d'idée, Bergman et Montgomery (2021) adoptent une posture similaire inspirée de Spinoza pour sortir du militantisme rigide déjà mentionné. Les auteurs et autrices appellent plutôt à un militantisme joyeux. Au contraire d'une attitude toxique et naïve, ce militantisme vise la convivialité et repose sur une éthique de la rencontre qui active l'engagement, qui est profondément transformateur. Ainsi, un élément clé du militantisme joyeux est la

capacité collective à construire, maintenir et réparer la confiance, ce qui peut impliquer de prendre la responsabilité du tort causé, du manque de respect, ou de la complicité avec l'Empire² de façon parfois inattendue (Bergman et Montgomery, 2021, p.172).

Les auteurs et autrices définissent donc le militantisme en termes d'affects : plus qu'un ensemble de tactiques ou de tâches à réaliser, le militantisme est un agencement d'affects, à travers lequel les personnes développent leurs propres capacités et se renouvellent tout en participant activement à une lutte qui les animent.

3.3.4. Synthèse de la section

Cette section nous a donc permis d'explorer d'autres manières théoriques d'appréhender le militantisme. Sans focaliser sur les tâches ou les savoirs, les approches affectives conçoivent le militantisme à partir des ressentis et des éléments affectifs qui font se mouvoir les personnes militantes. De plus, nous avons mis en évidence les difficultés vécues par les militant.e.s, notamment concernant l'épuisement et les possibles environnements toxiques au sein même des groupes.

3.4. En bref

La revue de littérature a permis de brosser un portrait large et sûrement non exhaustif de la littérature sur le militantisme. L'idée n'est pas de donner une vue précise, mais bien de voir de manière générale comment ce dernier a été abordé. Surtout, la revue de littérature est d'introduire l'approche affective que nous mobilisons ici pour comprendre de quoi est constitué le militantisme environnemental. Ce qui nous a surtout intéressé est l'idée d'affecter et d'être affecté.e en retour. En tant que militant.e.s, autant la chercheuse que les assistant.e.s de recherche se sentent « activé.e.s » par quelque chose de plus grand qu'eux/elles lorsqu'ils/elles

² L'Empire, terme repris à Hardt et Negri (2020) désigne dans ce livre, le système néolibéral qui nous gouverne.

s'engagent. Cette approche théorique, couplée à l'approche communicationnelle expliquée plus haut, est une voie intéressante pour aborder les entrevues réalisées. C'est donc avec cette focale que nous les avons lues, précisant ainsi notre question de départ. Bien que nous cherchions toujours à explorer ce (ceux, celles) qui *constitue(nt)* le militantisme; nous avons tenté de saisir ce (ceux, celles) qui les affectaient (et qui étaient affecté.e.s) en retour.



IV. Analyses et pistes de réflexions

Cette partie analytique est organisée comme suit. Tout d'abord (section 4.1.) une vue d'ensemble de la manière dont les militant.e.s interviewé.e.s parlent de leur engagement dans le mouvement environnemental au Saguenay–Lac-Saint-Jean. Nous avons mis en lumière, les termes qu'ils et elles utilisent pour se définir. Deux constats principaux ont émergé :

1. le militantisme est un mode de vie et
2. il se réalise toujours par rapport à des valeurs et/ou des « ennemis »

Ensuite (section 4.2.), nous focaliserons sur les affects, les émotions et les trajectoires émotionnelles des militant.e.s selon le cadre théorique présenté en 2.3.3. Les entrevues ont été ponctuées de plusieurs moments profondément émotifs laissant transparaître tantôt de la tristesse, tantôt de la colère, mais aussi de la joie et de l'espoir. Ces émotions font du militantisme une pratique particulièrement affective, dont nous analyserons les matérialisations et les incarnations.

Dans, la section suivante (4.3.), nous élaborerons sur les liens que les militant.e.s entretiennent avec le (ou les) territoire(s) qu'ils et elles veulent protéger et défendre. Nous verrons alors quel sens ce territoire prend pour eux et elles et comment ils et elles se positionnent par rapport à lui.

La section 4.5. clôturera l'analyse avec les enjeux et les écueils du militantisme assombri par l'épuisement des individus et la toxicité, dont certaines personnes ont témoigné dans la narration de leur histoire militante.

À plusieurs égards, donc, l'analyse menée fait échos à des éléments clés de la littérature sur le militantisme et souligne l'immuabilité de certaines pratiques, expériences et vécus. Il ne faut pas perdre de vue au courant de la lecture de cette section que les personnes racontent leur engagement dans le mouvement environnemental au Saguenay–Lac-Saint-Jean dans le contexte où la lutte contre le projet GNL Québec était encore très active et mobilisait un temps médiatique très important.

4.1. Parler de son engagement

La façon dont les personnes interviewées au sein de notre étude racontent leur participation au sein de différentes luttes environnementales est révélatrice des liens étroits entre leur militantisme et leur trajectoire sociale et individuelle. En effet, elles ont tendance à raconter leur histoire militante en invoquant le passé, parfois même leur enfance, pour montrer les racines profondes qui motivent leur implication. Notamment, plusieurs invoquent des valeurs de solidarité et d'entraide transmises par leur famille ou encore leur proximité de longue date avec la nature et le territoire pour illustrer l'origine de leur lutte. C'est ce que nous explorons ici : la manière dont les militant.e.s interviewé.e.s parlent de leur engagement, à la fois dans la manière de se nommer et dans le récit de leur histoire.

4.1.1. *Se raconter : bénévole ou militant.e?*

Les personnes rencontrées se sont toutes dites militantes et non bénévoles pour qualifier leur engagement. D'ailleurs, elles font spécifiquement la distinction entre bénévolat et militantisme, bien que les deux impliquent un don de soi pour une communauté. Le vocabulaire utilisé pour se définir coïncide avec la littérature sur le sujet (voir section 3.1.3.). Par exemple, le caractère politique de l'engagement militant est présent au sein de la définition de Lyse à propos de sa propre implication.

Le bénévolat, je le vois vraiment, bin c'est un don de soi envers d'autres êtres humains ou envers une organisation culturelle. T'sais, il y a pas... Le militant est le seul bénévole qui a l'aspect politique. – Lyse

Un autre élément essentiel mis de l'avant par certain.e.s participant.e.s pour se définir est l'idée de défendre quelque chose. L'image de la lutte est omniprésente au sein du récit des personnes interviewées, qu'il s'agisse de défendre une idée, des valeurs, un territoire, un mode de vie, etc. Cet élément est généralement mis de l'avant pour distinguer le militantisme du bénévolat.

Je pense que c'est de défendre une idée. [...] Quand on fait du bénévolat dans ma tête, ce n'est pas nécessairement pour défendre une idée. Ce n'est pas pour revendiquer quoi que ce soit. C'est juste pour donner un coup de main, mais quand on rentre dans le militantisme, on donne un coup de main pour une idée précise. – Viviane

Bin c'est militante parce que je ne me vois pas vraiment comme une bénévole. Pis t'sais, militante, c'est comme pour défendre une cause fait que je pense que ça s'applique à ce que je fais. – Corinne

Bin en faite je dirais que euh [...] Militer pour moi, c'est aussi en fait beaucoup essayer de, de... De, de donner sa voix. T'sais, je veux dire sortir, je sais pas moi, un texte une fois dans l'année. Ça va peut-être être un texte militant, mais est-ce que pour le coup je suis militant? Peut-être pas. Pour moi, c'est quand même un engagement de presque tous les jours par rapport à quelque chose. Euh, mais on peut faire des actions militantes sans l'être forcément. – Alain

Comme une militante, franchement là t'sais je veux dire je me considère comme une bénévole quand je suis pas... quand je suis intervenante au Centre des travailleur.e.s sociaux.ales ou des choses comme ça, mais je suis pas bénévole quand je vais m'impliquer au niveau de n'importe quelle autre action. Je suis une militante parce qu'en plus de donner de mon temps, bin t'sais j'ai une lecture sociale de ce qui se passe pis une lecture critique de ce qu'on vit pis t'sais je vais être amenée à dénoncer des choses pis à avoir une position qui est assez... Bin qui peut changer t'sais... On n'est pas figée dans le temps non plus dans nos positions, mais reste que, t'sais je suis pas seulement... Je fais pas seulement donner du temps, t'sais je défends quelque chose là. Fait qu'à ce moment-là, moi je me considère vraiment comme une militante avant d'être une bénévole là. – Joannie

Grégoire : Bin, un militant, il défend une cause, hein? Il défend une cause politiquement aussi. Dans mon cas, c'est [je suis] un militant politique.

Intervieweur : Okay! Tandis que le bénévolat, ça serait plus... C'est quoi que ça serait?

Grégoire : C'est plus comme de la charité là. T'sais, hum. [...] Surtout que je pense que *bénévole*, c'est un terme générique qui veut dire quelqu'un qui fait un travail sans être payé!

Défendre une cause politique et des idées, donner sa voix, faire une lecture critique d'une situation, dénoncer, avoir une position, revendiquer, porter des actions, voici les principaux traits du militantisme comparé au bénévolat qui relève davantage de la charité ou bien d'une activité non payée réalisée dans un organisme qui n'implique pas la défense d'une cause politique particulière. Le militantisme se distingue donc du bénévolat de par l'engagement politique et le positionnement critique qu'il implique. Cela lui confère d'ailleurs une dimension négative, voire péjorative :

Ça a toujours été un enjeu qui a été là, c'est comme pas vraiment un sujet sexy. On parle de militantisme, tout de suite on voit des pancartes de gens pas contents, pas contents pas contents pas contents, c'est l'image qu'il y a, c'est le devoir du citoyen qui est pas mal plus grand que ça, ça peut être pleins d'autres actions qui peuvent être menées, c'est une place pour être créatifs justement, c'est sûr que c'est pas l'image vraiment du militantisme qui court depuis très longtemps. – Lyse

C'est important ce que t'as dit au début « bénévolat militant » : j'en ai jaser déjà avec plein de monde là-dessus. On est condamnés à être des militants. Pis c'est péjoratif être des militants. Pourtant, les gens qui font ces événements-là contre le cancer sont des militants aussi. Ils militent pour une cause. Mais eux autres c'est des bénévoles. Ça sonne mieux, t'sais. Ça sonne bien! – Jérôme

Il y aurait donc, rattachée au militantisme, une image particulière qui se cantonne au mécontentement, aux manifestations, aux pancartes; représentations simplistes pour Lyse, qui voit dans le militantisme une multitude d'autres actions qui relèvent du devoir citoyen plus que du discours de plainte. Jérôme fait d'ailleurs la même remarque en disant que le bénévolat, « ça sonne bien » tandis que le militantisme relève de la condamnation (« On est condamnés à être des militants! »). Cette sentence montre l'image négative et les stigmatisations qui vont avec l'engagement militant, qui, de manière très générale et caricaturale, se résume à un mécontentement, des pancartes et parfois même de la violence³. Dans le même ordre d'idée,

³ Cette image négative et stigmatisée est globalement diffusée par les grands médias : à voir notamment le traitement médiatique des Gilets Jaunes, ou de manière générale, des manifestations. Voir à ce propos un article co-écrit avec Samuel Lamoureux sur les émeutes qui revient sur la perception des manifestations au sein du grand public, mais aussi au sein des sciences sociales (Del Fa et Lamoureux, 2022). Par contre, tel que le décrit Solnit (2005), une tendance qui tente de se défaire de l'image de la lutte se développe afin d'éviter d'invisibiliser les actions positives au sein des mouvements militants.

Marie est exaspérée par certains groupes qui utilisent encore une rhétorique guerrière dans leur nom, ce qui tend justement à perpétuer l'image belliqueuse du militantisme⁴.

J'embarque pas pantoute. Moi j'embarque plus dans la rhétorique de guerre là. J'suis tannée, tannée, tannée. On est ailleurs. Faut changer d'vocabulaire. Faut changer d'façon euh d'aller au front justement. On va plus au front là. Y a pas d'front là. C'pas une guerre. Dans une optique où le militantisme est chargé négativement. – Marie

Déplacer la rhétorique et le vocabulaire, voici un moyen pour détacher le militantisme de sa charge négative. En effet, le militantisme est certes un engagement vers une cause politique qui suppose une lutte, mais l'image des militant.e.s *au front*, des manifestations, des pancartes, est trop réductrice et surtout dénature tout le travail non payé sous-jacent réalisé par des individus. En effet, au-delà des pancartes et des manifestations, le militantisme est avant tout un travail de fourmi pour colliger des informations sur un sujet précis, pour s'informer, pour mobiliser, pour répertorier, pour construire la crédibilité d'un groupe, etc.

Les participant.e.s ont ainsi évoqué des façons alternatives de définir et d'actualiser leur militantisme selon les tâches qu'ils et elles sont amené.e.s à porter, ou encore pour se distancier de l'image péjorative que peut porter le militantisme. Par exemple, Marie estime qu'au cours de la lutte contre GNL Québec, elle a effectué du « petit militantisme ». En effet, elle raconte qu'elle n'est pas allée à toutes les manifestations, ne s'est pas engagée directement et clairement avec la Coalition Fjord et ne se présentait pas aux réunions. Par contre, elle a été sollicitée pour différentes tâches de graphisme pour les communications, ce qui pour elle est « du petit militantisme ». Cette qualification fait échos à ce qu'évoque la littérature sur la santé mentale des militant.e.s qui ont cette tendance à l'autoflagellation lorsqu'ils et elles n'en font pas suffisamment pour une cause. Elle discrédite ouvertement ce qu'elle a fait, bien que sa contribution, même minime, soit importante. Ainsi, cela montre bien que le militantisme est un ensemble de tâches qui va du graphisme jusqu'aux manifestations.

Dans le même ordre d'idée, Igor parle de « militantisme appliqué » en référence à certaines actions qu'il a menées et ayant eu des impacts concrets sur le plan collectif.

Fait que de 2002 à 2007 à peu près, c'était une période très, c'était du militantisme appliqué. C'était pu [plus] genre juste des idées, des débats, des manifestations, de la contestation, de la bataille avec la police t'sais. C'était vraiment là, on construit quelque chose, on fait une ferme. On vend des paniers bios. Il y avait comme... okay: on joint à la fois la lutte, à la fois le gardien du territoire. – Igor

Ici, Igor crée une typologie du militantisme qui s'inscrit dans son histoire de vie. Avant 2002, il s'engage dans une contestation frontale avec des institutions pour des idées; mais son arrivée en région pour créer une ferme biologique et travailler la terre a déplacé son militantisme ailleurs, dans ce qu'il appelle un « militantisme appliqué ».

⁴ Elle fait référence au nom du collectif « Mères au Front », collectif québécois décentralisé et non-violent rassemblant des mères mobilisées pour défendre le climat.

Ainsi, lorsque les personnes se racontent dans les entretiens, elles se définissent toutes comme des militantes. Par contre, elles ont tendance parfois à apporter des nuances et à préciser quelle militante elles étaient. Que ce soit Igor qui passe d'un militantisme de contestations et de batailles à un « militantisme appliqué », ou encore Marie qui oscille entre un militantisme actif (aller aux réunions, être « toujours là ») à un « petit militantisme » (faire du graphisme). Ou encore Charlotte qui dira qu'elle fait du militantisme « de loin » après sa décision de s'éloigner quelque temps du mouvement. Bref, le militantisme se nomme et se raconte à travers un ensemble de nuances, chacune renfermant différentes tâches, de la plus invisible (lire des centaines de documents) à la plus visible (organiser une manifestation). Se raconter en tant que militant.e, c'est donc raconter un engagement face à des valeurs et des causes politiques, mais aussi c'est raconter des tâches.

4.1.2. *Se mobiliser contre qui? pour quoi?*

Au cours de l'entretien, nous posons la question : contre qui tu te bats? Quel(s) est ou sont ton ou tes « ennemi.e(s) »⁵? Nous souhaitons comprendre pourquoi ils et elles s'engagent, mais aussi contre qui. Bien sûr, la question était aussi une manière de voir comment ils et elles se positionnent par rapport à la notion même « d'ennemi.e(s) »; c'était donc une façon de comprendre à la fois contre qui ou pour quoi ils, elles s'engageaient, mais aussi une manière provocatrice d'ouvrir une discussion sur le bien et le mal, les ami.e.s, les ennemi.e.s, etc. Que les participant.e.s s'identifient dans une dynamique de lutte ou non, différents systèmes ou institutions sont ciblées par leurs actions : nous avons classé cela dans le tableau ci-dessous.

Les ennemi.e.s des militant.e.s	
Ennemi.e.s	Précisions apportées
Inégalités et systèmes d'oppression	Hétérosexisme, patriarcat, classisme
Industries	Principalement celles s'inscrivant dans une dynamique capitaliste extractiviste, de développement à outrance
Systèmes économiques	Capitalisme, néolibéralisme
Institutions politiques	Celles défendant et soutenant des valeurs néolibérales
Lieux de pouvoir et de domination	Rapport de pouvoir inégaux, hiérarchiques / exploitation

⁵ Nous mettons ce terme entre guillemets pour montrer la distance que nous prenons avec ce terme qui a été utilisé à dessein pour aborder plusieurs choses. Nous précisons après.

Bien que certain.e.s disent militer contre des projets ou des instances particulières, notamment le méga projet GNL Québec, les participant.e.s remettent en question les systèmes de pouvoir à la racine de ces initiatives. Il s'agit ainsi d'un ennemi intangible, mais qui a des répercussions réelles et complexes sur les communautés et le territoire. L'identification par les militant.e.s de cet ennemi est essentielle. En effet, la dynamique du « nous versus eux/elles » crée un sentiment d'appartenance envers le mouvement et contribue à la projection d'une image d'un mouvement fort, soudé et uni (Mouffe, 2005). Dans un contexte où l'aspect émotionnel joue un rôle déterminant sur la mobilisation et l'engagement militant, cette distanciation envers un.e ennemi.e permet une solidarité entre les personnes engagées. Ainsi, on remarque surtout qu'au-delà de la pollution, des grands projets et des grandes entreprises, c'est le système dans son ensemble qui est visé. Le mouvement environnemental est donc une porte d'entrée pour lutter contre le capitalisme, dont les effets néfastes se matérialisent beaucoup dans les projets extractivistes et écocidaire.

Par ailleurs, certain.e.s participant.e.s ont décrit leur militantisme plutôt sous l'angle de la défense d'une idée ou d'une valeur (et non « contre » quelque chose ou quelqu'un). Par exemple, Josh se bat pour tout ce qui est vivant :

Bin, que toute vie est sacrée pis justement, c'est comme un cadeau aussi. Le fait de respirer, de... Qu'on soit en vie justement, pis il faut comme la respecter, parce que comme je te disais aussi toute chose est sacrée, toute chose à son utilité. Chaque personne a son utilité aussi dans cette vie-là. Pis faut que tu penses aux prochaines générations, parce que les dernières générations ils ont pensé à nous aussi. [...] Ils nous ont tout le temps léguer quelque chose de meilleur, euh, qui ont vécu, fait qu'il faut comme protéger ça justement cette vie-là, ce territoire-là, ces humains-là. Fait que c'est comme tout ça, la vie. – Josh

En tant qu'autochtone de la communauté Innue de Mashteuiatsh, Josh a un rapport très différent à la nature et au vivant que les allochtones ou les Québécois.e.s. En effet, les autochtones, en tant qu'animistes, confèrent au vivant une âme qu'il faut protéger comme on protégerait un.e être vivant.e. C'est donc par cet angle que Josh explique son engagement, qui n'est pas motivé par un combat *contre* un.e ennemi.e, mais plutôt par la défense *pour* la vie.

En somme, que ce soit pour ou contre, l'engagement militant est constitué d'un objectif, d'une finalité. En ce sens, le militantisme ne devrait être qu'éphémère puisqu'une fois le but atteint, il devrait disparaître. Par contre, le monde dans lequel nous vivons montre que le militantisme peut devenir l'action de toute une vie, ce qui le transforme en profession, voire même en mode de vie.

4.1.3. Le militantisme du mode de vie à la profession

Les questions que nous posions en entrevue étaient assez ouvertes pour laisser le plus de place aux militant.e.s et ainsi leur donner la possibilité d'entrer dans des détails précis de leurs récits. Les premières questions étaient relatives aux prémisses de leur engagement militant et ce qui les avaient emmené.e.s à leur engagement actuel. Alors que chacun.e racontait son histoire, il s'avérait que le militantisme était pour la plupart d'entre elles et eux une activité présente dans leur vie depuis bien longtemps que leurs engagements actuels (pour les plus âgé.e.s en tout cas).

Dans ces récits, plusieurs choses nous ont marquées. Tout d'abord, le militantisme est ancré dans un vécu particulier qui a souvent été influencé par la famille ou l'entourage (ami.e.s d'école et/ou d'université); ensuite, il s'ancre dans des valeurs qui dictent la vie des personnes dans on intégralité. Autrement dit, pour plusieurs d'entre elles et eux, le militantisme n'est plus une simple activité bénévole « à côté » de leur vie, mais bien une partie intégrante de ce qu'ils et elles sont et font. Comme le dit si bien Igor :

Il y en a peut-être qui vont dire qu'on ne peut pas devenir des militants professionnels. Je veux dire, on quitte le militantisme, mais je sais pas. Moi, je trouve que, euh, c'est intégré dans la vie. C'est pour ça que j'appelle plus ça du militantisme quelque part. Il y a des valeurs pis il y a une manière pis ça devient un mode de vie en fait. – Igor

Le militantisme ne s'exprime donc pas uniquement lors de réunions ou de manifestations, mais est bien intégré dans une trajectoire de vie où des valeurs disruptives sont présentes partout. D'ailleurs, dans des notes prises à la suite de l'entrevue de Marie, Sophie écrit dans son carnet de notes : « Je retiens de l'entrevue que le militantisme est quelque chose qui coule dans les veines, qui anime la vie, le quotidien, la famille. » Les frontières entre les engagements dans des collectifs ou associations et ceux pris au sein de la famille sont donc floutées. Par exemple, elles déteignent sur le choix du travail. Marie, comme Igor et Anaïs, a choisi des professions qui lui permettent une grande liberté, que ce soit via des temps partiels, des semaines de quatre jours, ou le refus de travailler pour de grandes corporations bureaucratiques et hiérarchiques. Bref, l'engagement militant n'est donc pas seulement une pratique à laquelle sont liées des tâches, mais bien un mode de vie qui se matérialise de multiples façons, à différents endroits et à différentes échelles.

Par ailleurs, dire que le militantisme est un mode de vie n'évacue pas son aspect profondément professionnalisé de par les différents savoirs nécessaires à acquérir. Par exemple, parmi les personnes interviewées, deux personnes ont été rémunérées en tant que coordinatrices de la Coalition Fjord et une autre a également eu quelques contrats payés à l'heure pour des tâches précises. La question de la rémunération des militant.e.s est un sujet qui ne fait pas l'unanimité. Pour certain.e.s, cette dernière apporte une reconnaissance du travail apporté, en plus de diminuer la pression sur les militant.e.s qui s'impliquent de façon bénévole. De plus, la rémunération est une solution pour assurer une continuité des actions d'un regroupement.

En réponse à la question « pourquoi avoir décidé de rémunérer une personne? », Corinne répond :

Premièrement, pourquoi? Je me rappelle qu'au début, on voulait avoir des gens rémunérés parce qu'on le savait mettons que, dans le comité, il y aurait beaucoup de personnes qui seraient moins disponibles fait que d'avoir une personne rémunérée, ça permettait de garantir que la Coalition Fjord allait continuer qu'elle allait pas avoir d'interruption, mettons pendant l'été parce que quelqu'un était rémunéré vraiment pour pouvoir continuer à faire les suivis pis tout ça. – Corinne

Donc la rémunération assure la pérennité d'un mouvement et d'une lutte. Cependant, tant les militant.e.s rémunéré.e.s que les bénévoles dénotent également des éléments négatifs à cette rémunération. Une distance peut se créer entre les deux types de militant.e.s. Arnaud, qui a été rémunéré pour son travail au sein de la Coalition Fjord dont il était membre fondateur, indique

avoir eu à mettre certains aspects de la lutte de côté. Le fait d'être payé lui a fait porter des responsabilités pour lesquelles il n'avait pas nécessairement les compétences, mais dont les membres bénévoles ne voulaient pas se charger.

À un certain moment, quand il y a des tâches avant juin 2020, il y avait des tâches à faire qui étaient payées, les gens des fois s'attendaient à ce que je fasse les tâches les plus poches. Les moins pour lesquelles je militais. – Arnaud

Ainsi, être payé.e pour des tâches spécifiques implique une forme de responsabilité qui sort la personne de sa zone de confort, mais aussi de sa passion pour l'engagement. La rémunération enlève la possibilité de choisir les tâches que l'on réalise et plutôt de devenir une sorte de « mécanicien.ne » qui se doit de faire ce que le groupe pense qu'il ou elle doit faire. Donc, rémunérer un.e militant.e dans un collectif auparavant 100 % composé de bénévoles crée nécessairement une réorganisation et re-répartition des tâches, qui affecte la liberté du bénévolat.

De plus, la rémunération peut entraîner un fort sentiment de culpabilité chez la personne payée. C'est le cas de Carolane, qui indique avoir de la difficulté à maintenir un rythme de travail stable au fil du temps, et ce, bien qu'elle soit rémunérée pour les tâches qu'elle accomplit. Elle n'était plus en mesure de diminuer son implication pour mieux prendre soin d'elle, comme elle a l'habitude de le faire, ce qui ultimement a entraîné de la fatigue et de l'épuisement. Le militantisme comme profession empêche les militant.e.s d'avoir recours à certains mécanismes pour prendre soin d'elles / eux en plus de poser une responsabilité et une pression conséquente sur les épaules d'une seule personne. Leur quotidien est alors imprégné de la lutte et ils et elles trouvent très peu d'espace en dehors de celle-ci pour se reposer et mener à bien d'autres projets ou entretenir des liens sociaux en dehors de l'organisation.

La professionnalisation du militantisme est une réalité⁶ à double tranchant. Bénéfique pour un mouvement qui a alors l'assurance de pouvoir continuer d'exister puisqu'une personne ressource est engagée pour le pérenniser; ou néfaste pour la personne rémunérée qui se retrouve à réaliser des tâches qu'elle n'a pas toujours envie de faire et pour lesquelles elle n'est pas toujours formée, lui mettant alors sur les épaules le fardeau de la lutte.

4.1.4. Synthèse : parler de son engagement c'est parler de soi

Cette section a tenté de révéler la manière dont les personnes parlent de leur engagement et se racontent en tant que militantes.

Les principaux éléments mis de l'avant sont les suivants :

- Les personnes interviewées se considèrent unanimement comme militantes et non comme bénévoles;

⁶ Tout comme la professionnalisation du bénévolat mise en lumière dans les autres cahiers de recherche produits par les chercheurs et chercheuses de VOTM (voir section 2.1.).

- Elles font une distinction claire entre le militantisme et le bénévolat; le premier relevant davantage de la lutte socio-politique;
- L'engagement dans le mouvement environnemental part d'une volonté de s'opposer au capitalisme néolibéral et à ses conséquences néfastes sur les individus et la nature. Par ailleurs, il y a aussi en filigrane une lutte pour le vivant.
- De par cette dimension politique, le militantisme s'apparente souvent à un mode de vie et peut même devenir une profession qui par définition va avoir des conséquences non négligeables sur les individus rémunérés et sur les groupes eux-mêmes.

Finalement, parler de son engagement revient pour les militant.e.s à se raconter en tant qu'individu et à parler des choses qui les animent lorsqu'ils et elles vont se coucher le soir, et ce qui les motivent à se lever le matin. Ils et elles sont habité.e.s par les causes qu'ils et elles défendent bien au-delà de ce que l'on pourrait imaginer, et souvent, le militantisme devient leur identité même.

4.2. Être affecté.e.s : les trajectoires émotionnelles des militant.e.s

Comme la littérature l'a démontré (voir section 3.2.), le militantisme est profondément affectif. Soit à travers un « travail émotionnel » qui se lit dans l'histoire des personnes qui s'engagent activement, soit à travers un « habitus émotionnel » (Gould, 2009; 2019) constitué de processus affectifs qui motivent la mise en action des personnes vers la lutte. Tout en étant affectées et en affectant en retour, les personnes militantes sont mues par ce que nous appelons dans cette section des « passions », c'est-à-dire des affects éprouvés et sentis par une personne. Inspirées par le philosophe Spinoza, nous avons constaté dans les entrevues que les passions sont à la fois tristes et joyeuses, faisant des trajectoires émotionnelles des militant.e.s des montagnes russes émotives. Que ce soit lorsqu'ils et elles parlent du choc de la découverte d'un projet extractiviste ou de la joie ressentie après la réussite d'une action, les militant.e.s sont mis.es en mouvement par ces différentes passions.

4.2.1. Du choc à la tristesse : les passions tristes du militantisme

Les passions tristes désignent l'ensemble des affects qui, selon le philosophe Spinoza, diminuent l'être et sa capacité d'agir. Les passions tristes qui parcourent les trajectoires émotionnelles des militant.e.s s'avèrent au contraire des moteurs de l'action et souvent les déclencheurs de leur engagement dans une lutte. Par ailleurs, les passions tristes sont nombreuses et ont à plusieurs reprises été évoquées ou même ressenties pendant les entrevues. D'ailleurs, étant nous-mêmes engagé.e.s et militant.e.s, l'évocation de ces passions résonne avec nos propres vécus. Nous nous reconnaissons dans ces passions chaotiques qui nous encouragent et nous découragent.

Quatre passions tristes ont attiré notre attention au cours de notre étude : le choc, la colère, la tristesse et l'anxiété.

En effet, plusieurs militant.e.s ont raconté leur première réaction face à l'annonce d'un projet extractiviste qui vient menacer l'environnement direct des personnes :

Le jour où ça été annoncé, ça m'a comme vraiment fait un choc. Ça m'paraissait gros, ça m'paraissait hors de bon sens pis euh c'est ça là. Comme une fracture qui allait s'ajouter dans c'te milieu là. Pis peut-être c'est l'fait aussi que j'n'avais pas entendu parler que ça m'a choquée aussi. Y a tu, en tout cas, ça m'a comme faite, hein ça, ça s'fait là?! – Anaïs

Hey my God! Là, on a fait un saut. *On a dit c'est quoi cette affaire-là voyons dont!? C'était comme ridicule t'sais. Je sais pas. Nous autres, on a tous développé ça ici. Pour pouvoir construire nos maisons, on a fait dézoner forestier pour devenir récréotouristique. C'était le seul moyen de construire nos maisons pis de faire des fermes environnementales, etc. Fait que là, du jour au lendemain, c'est menacé ça. Fait que, euh, on a créé, on s'est réuni, on a créé une association officielle qui s'appelle l'Association des Propriétaires de l'Anse-À-Pelletier et le Collectif de l'Anse-À-Pelletier. Le premier collectif qu'il y a eu dans la région pour lutter contre la mise en place des nouveaux projets! – Mila*

Dans les deux citations ci-dessus, Anaïs et Mila racontent le moment où elles ont appris l'existence des projets qui menaçaient leur environnement. Anaïs évoque sa « rencontre » avec le projet GNL Québec tandis que Mila parle de l'implantation d'un convoyeur, d'un quai ou d'un port dans l'Anse-à-Pelletier à Saint-Fulgence par la minière Ariane Phosphate. Dans les deux récits, on retrouve la même surprise, le même choc. Anaïs insiste par deux fois : « Ça m'a vraiment fait un choc » et « ça m'a choquée ». Le choc de Mila se manifeste par l'expression « Hey my god! Là on a fait un saut » et les questions rhétoriques qui s'ensuivent expriment aussi la surprise. Le choc est lié à l'absurdité et à la démesure des projets (« ça m'paraissait gros, hors de bon sens »; « C'était comme ridicule »). En somme, le choc vient d'un sentiment de petitesse face à un projet qui « tombe » littéralement sur une communauté qui n'a rien demandé, et surtout qui n'a jamais été prévenue, ni consultée. Le choc est finalement lié à la violence décisionnelle de ces projets, qui s'imposent tels des mastodontes dans des paysages que des individus ont mis des années à préserver et sauvegarder. C'est en somme une intrusion inattendue et imprévisible.

Dans le même ordre d'idée, la colère est omniprésente :

*Pis, c'est ça! Pis c'est aussi mon sentiment d'injustice, bin pas d'injustice, mais j'ai vraiment **une colère qui me motive**. C'est la façon que les élu.e.s accueillent positivement le projet, alors que l'évaluation environnementale n'est pas faite, le BAPE⁷ n'est pas fait. Il y a comme plein de choses pas faites. Faque... **Ça me fâche vraiment de voir que les conseils municipaux ont adopté des résolutions d'appui à ces projets-là sans toutes les informations**. Pis qu'alors ces élu.e.s-là sont censé.e.s quand même se garder une neutralité. Je trouve là... t'sais d'attendre d'avoir les bonnes informations, mais tout de suite, ils vont dans l'opinion, fait que ça, ça me motive bien. – **Corinne***

Corinne évoque ici sa colère surtout face aux élu.e.s qui « accueillent positivement le projet ». Elle dénonce la connivence du politique qui tourne le dos à son rôle de représentant de la population en allant aveuglément dans le sens des grandes industries. Corinne le dit clairement : c'est « une colère qui me motive ». La colère, tout comme le choc, blesse et fait mal. Mais elle ne tue pas pour autant, elle met en action et pousse les personnes à s'engager.

Choc et colère se mêlent à la tristesse :

*Pis euh non, c'est la grosse affaire. **J'ai pleuré beaucoup là. Ouain, j'ai vraiment pleuré beaucoup là**. J'tais comme, non, là j'va pas m'retaper t'sais euh j'sais pas si tu l'as vu l'projet Énergie Saguenay là. Même pas Gazoduc là, y tient sur un chariot. Eh, j'tais comme euh j'va pas lire ça! Pis en fait, c'qui m'est v'nu à l'esprit, c'est que personne ne va lire. Personne. Y a personne même au gouvernement qui va être payé pour lire ces 10 175 pages là. Fait qu'on l'sait même pas c'est quoi l'projet. On discute de quelque chose que personne jamais va savoir exactement c'est quoi. De quoi on parle? Moi, moi j'viens complètement épuisée de ça. J'suis comme: "ben t'sais, tu l'as tu lu l'projet?" "Non", "ben moi non plus". Fait qu'de quel projet on parle? **J'viens tannée. J'viens tannée d'eux tactiques. J'viens tannée de leur rhétorique. J'viens tannée**. Pis t'sais je l'savais là quand y ont commencé à parler d'gaz naturel, j'tais comme, check ben ça, y vont sortir*

⁷ Le Bureau des audiences publiques vise à recueillir des mémoires (d'organisations et d'individus) et évalue ensuite ces mémoires en vue de fournir une recommandation favorable ou défavorable.

le mot transition dans deux semaines. Transition! J'tais là, ah ben tabarnak! Sont, c'est des mastodontes. – Marie

Cette citation de Marie, une habitante de Sainte-Rose-du-Nord, petit village bijou sur le bord du Fjord du Saguenay, catalyse l'ensemble de ces passions tristes qui animent les personnes militantes. « J'ai pleuré beaucoup là. Ouain, j'ai vraiment pleuré beaucoup là. » La tristesse se matérialise, se voit, s'exprime à travers les pleurs vécus par la militante. Ces larmes sont liées à un désarroi face au travail à accomplir pour lutter contre. En effet, elle décrit dans la suite de la citation ce qui doit être fait : notamment lire les détails du projet au complet qui tiennent sur des milliers de pages (10 175, comme elle dit). Les larmes sont le symptôme de l'épuisement qu'elle évoque (« J viens complètement épuisée là »), mais aussi, comme chez Corinne, d'une colère : « J viens tannée » répété quatre fois. La citation se clôt par une injure qui manifeste encore la colère, l'épuisement, la fatigue générale face à des « mastodontes ». Le fait que le combat environnemental face à des grands projets soit celui de « David contre Goliath » revient d'ailleurs plusieurs fois dans la rhétorique militante et dans l'argumentaire général. À l'inverse de Corinne ou de Mila qui sont portées par les passions tristes générées par les annonces des projets, Marie semble plutôt découragée; elle décide d'ailleurs de moins s'impliquer corps et âme dans la lutte contre GNL et de focaliser son énergie dans son milieu très local. Un choix différent de « faire avec » sa colère triste.

Choc, tristesse, colère, épuisement, désarroi sont les passions tristes majoritaires chez les militant.e.s à qui nous avons parlé.e.s. À cela s'ajoutent aussi pour beaucoup d'entre elles et eux, l'angoisse souvent liées à l'éco anxiété.

*Après ça, bin moi c'est vraiment les changements climatiques, l'idée qui faut préserver notre belle planète euh pour toutes les générations à venir pis faut le faire de façon urgente parce que t'sais les espèces, t'sais la biodiversité diminue à chaque jour mettons si on y va en nombre d'espèces. [...] Toutes les perturbations partout pis les climats sont de plus en plus extrêmes, euh, c'est tous des signaux d'alarme pis on dirait qu'il y en a qui se bouchent les yeux, qui se bouchent les oreilles pis qui veulent rien [savoir]. Bin moi ça me crée quand même... **Moi, ça m'angoisse beaucoup pis ça m'empêche de dormir pis je me dis qu'est-ce que je pourrais faire? Je veux essayer de faire mon petit boutte de chemin. – Nathalie***

*Après, **ben il y a tout l'aspect de l'éco anxiété qui est assez intense aussi...** de voir en fait que la société prend pas la bonne direction face aux changements climatiques, et que si toi et les autres autour de toi ne font pas les gestes, ben, y'aura pas de pression qui sera mise sur le gouvernement pour que ça se fasse. – Arnaud*

Nathalie et Arnaud évoquent cette angoisse de l'éco anxiété, cette crainte et appréhension des changements perçus comme irréversibles de l'environnement. Un témoignage très évocateur dans le même sens a été rapporté par Igor :

T'sais, on parlait de colère. On parlait d'énergie qui active le militantisme, mais à un moment donné, il faut le remplir par autre chose que du dégoût, de la colère pis tout ça parce que si on reste juste dans cette ligne-là, à un moment donné, ça devient épuisant pis vivre devient une expérience difficile. Comme moi, quand j'avais arrêté de travailler il y a deux ans, j'ai fait une crise d'anxiété généralisée. Je n'étais qu'une somme d'impacts

en fait. Je me déplaçais, c'était un impact. Je bouffais, j'étais un impact. J'ai un enfant, je suis un impact. J'enseigne, j'ai des impacts. Tout ce que je faisais, je voyais toute la liste d'impacts que ce soit écologique sur chaque élément de ma vie. Pis, ça m'a pris six mois à m'en remettre là! Six mois d'être arrêté pis après ça se reconstruire, mais à un moment donné se rendre jusque là, la vie, le fond de la grotte du deuil, mais je ne dis pas qui faut se rendre là dans la vie, mais j'en ressors grandi maintenant en me disant qu'il y a des choses que j'ai laissé derrière. Je ne veux plus changer le monde, là. Il y a comme une injonction que j'ai plus envie d'avoir parce que ça me fait plaisir. Je me choisis, puis Rosa a mis un concept dans ma tête, le concept de résonance. De dire que je ne le fais plus par injonction, parce qu'il faut. Je le fais parce que ça résonne, parce que j'ai envie, que je trouve que ça fait du sens. Puis, il y a plus l'impératif pis si j'ai envie d'arrêter pendant un mois parce que je suis fatigué. J'arrête! – Igor

Igor qui a 46 ans au moment de l'entrevue (et qui a un vécu militant de très longue date), résume de manière assez limpide les passions tristes en jeu dans le militantisme environnemental : dégoût, colère, expérience difficile, être un impact... autant de ressentis qui font porter à l'individu le poids d'une responsabilité qui ne lui incombe pas entièrement dans les faits. On remarque bien ici le double rôle des passions tristes : dans un premier temps, elles portent à l'action, elles animent, elles font bouger l'individu vers l'engagement et la lutte. Mais progressivement, elles épuisent, elles assèchent, elles diminuent pour faire choir complètement dans « le fond de la grotte du deuil », comme dit Igor. Alors, arrive le moment nécessaire de la réparation (nous reviendrons sur l'épuisement dans la section 4.5.) : Igor a tenté de faire en sorte que la vie « ne soit plus une expérience difficile » en la remplissant d'autres choses que d'« énergies » négatives.

Les personnes dont la parole est rapportée dans les extraits ci-dessus montrent que les trajectoires émotionnelles se racontent autant qu'elles se vivent et se matérialisent franchement dans la parole déliée. D'ailleurs, Anaïs, pendant son entrevue, s'est mise à pleurer un bref moment lorsque la question « contre qui tu te bats » lui a été posée :

Anaïs : *C'est qui? (rires). C'est quoi son adresse? (rires) Euh [...] Attend un peu, j'va essayer d'trouver les bons mots. En tout cas, en c'moment c'qui m'vient c'est j'pense c'est comme le. C't'un peu c'que j'disais tantôt là. C'est comme le système qui est principalement le capital, le système néo-libéral qui, qui est comme intangible en fait pis qui prend l'dessus sur, sur, sur la vie, sur la nature, sur l'essentiel en fait là. C'est ça. Qui crée des inégalités pis euh qui met plein d'monde de côté en fait.*

[Anaïs commence à avoir des tremblements dans la voix et des larmes coulent de ses yeux]

Sophie : *(rires) Tu es émotive?*

Anaïs : *Ouais.*

Sophie : *Ah, c'est triste hein. (rires nerveux). Mais c'est vrai que toi les inégalités en plus t'as [...]*

Anaïs : *Ça m'fait chier. Quand j'parle trop de [...] (et elle se remet à pleurer avant de se reprendre rapidement)*

Rapporter cet échange dévoile à quel point les sujets abordés sont souvent sensibles auprès des personnes. Bien sûr, Anaïs et la chercheuse sont amies, et sûrement qu'Anaïs s'est sentie à l'aise de pouvoir exprimer sa fragilité et son émotivité ici. Mais force est de constater qu'à

l'évocation de l'injustice, Anaïs ne peut retenir ses larmes qui témoignent d'une sensibilité forte face à ce pourquoi elle se bat.

L'émotivité était présente chez Igor également comme on peut le lire dans cet extrait :

Sophie : *[.] J'ai eu comme des flashes en parlant à tous ces gens. Pis des fois, il y a des montées de colère. Il y a même quelqu'une en entrevue qui s'est mise à pleurer! [.]*

Igor: Moi, je suis pas mal limite! *Il y a comme les émotions qui sont ultra présentes. Pis les émotions on les cache, on n'en parle pas parce qu'il faut toujours être fort. On lutte contre quelque chose, pour la cause donc cette injonction-là, t'sais, de la vertu à quelque part aussi qui, des fois de la fausse vertu en fait, mais en dessous de ça, je veux dire, il y a de l'énergie réelle qui est mis et comme je dis, il y a une volonté de transformer le monde.*

« Les émotions qui sont ultra présentes [.] on les cache [.] parce qu'il faut être fort... » Pourtant, les extraits sont ponctués d'émotions, de passions, de larmes et de manifestations de sensibilités. On peut interpréter les paroles d'Igor comme une manière de cacher les émotions *sur le terrain* de la lutte. Par contre, quand ce terrain de lutte est raconté, les émotions se dévoilent et s'expriment et finalement le militantisme s'avère être une broderie de passions tristes qui font tantôt bouger tantôt sombrer.

En somme, comme le résume Igor :

Il y a plein d'émotions là-dedans pis la colère, c'est un moteur pour beaucoup de monde aussi pis la colère c'est épuisant. Comment s'en servir comme force, mais aussi comment être capable de trouver la paix, de l'amour pis ça, c'est des questions qui ont été discutées à Virage aussi. C'est ça qui a, qui m'a plu dans l'espèce de mouvement en transition. [.] que j'ai eu la chance de rencontrer, en Belgique, en France, [.] Au Québec! [.] t'sais il y avait comme cette espèce de dénominateur commun: c'est que quand on rencontrait des gens qui étaient comme dans cette espèce de mouvance-là, ben, les rencontres étaient agréables, étaient... C'était le fun en fait. Il y avait un facteur plaisir pis de joie de faire ce qu'on fait que j'avais pas trouvé ailleurs. – Igor

Igor fait ici le lien avec les passions joyeuses qui seront explorées dans la section suivante : comment transformer les passions tristes en passions joyeuses? « Comment s'en servir comme force » pour « trouver la paix »?

4.2.2. Beau, joie et fierté : les passions joyeuses du militantisme

Avec les passions tristes, des passions joyeuses parcourent la trajectoire des militant.e.s – et leur permettent de continuer à s'engager et à persévérer. D'ailleurs, c'est en ces termes que Spinoza réfère à ces passions : celles qui permettent d'augmenter la puissance d'agir d'un individu. Les militant.e.s carburent alors à la joie et à la fierté de leurs actions, de leurs engagements et des liens qu'ils et elles tissent.

Alors que le choc et la colère sont les passions premières qui émergent dans les prémisses de la trajectoire militante, la fierté semble la clôturer :

Je pense qu'une chose qui me rend fière, c'est justement d'être, d'avoir peut-être été un pivot pour certains étudiants qui auraient... Qui ne se seraient pas lancés dans le militantisme sans ça. – Joannie

Hum [...] Bin, j'ai, je pense que l'équipe de Virage⁸ on a une certaine fierté de ce festival-là. On s'entend, c'est un micro-festival, à Sainte-Rose-Du-Nord où dans la plus belle édition, on a 800 personnes. Tout le monde confondu (artistes, artistes bénévoles, festivaliers) et tout fait que c'est un microfestival. – Igor

Après ça, je voulais, aussi, je pense que c'est une fierté. Je trouve ça vraiment, je trouve qu'on réussit quand même à faire changer des choses pis je trouve que c'est vraiment... Ça m'encourage pis je suis contente d'avoir fait partie de ces efforts-là collectifs. – Corinne

Être fière et fier de la tâche accomplie, de l'effort collectif, de la mise en mouvement de plusieurs personnes face à une lutte commune, semble être le résultat de la lutte et permet de remplir le vide laissé par les passions tristes. Souvent tristesse, colère et angoisse laissent place à la fierté, qui permet justement de continuer à lutter.

Arnaud, membre de la Coalition Fjord, décrit cette fierté sans la nommer comme telle :

*Cette semaine, il y a eu deux signes que la mobilisation s'est bien passée, soit les 48 associations représentant 300 000 étudiants qui ont pris position contre GNL, mais ça c'est un an et demi de travail de mobilisation directe auprès des assos étudiantes. J'ai travaillé beaucoup avec la CÈVE : la Coalition étudiante pour un virage écologique, environnemental et social. J'ai fait plusieurs conférences, j'ai été à leur congrès, j'ai fait beaucoup de relations avec les assos étudiantes pour qu'elles comprennent la problématique et je pense que ça a été efficace parce qu'au final, ça a donné... avant la pandémie, il y avait 3 équipes de mobilisation étudiantes, 3 équipes bénévoles qui faisaient le tour du Québec pour parler des mobilisations contre GNL et c'était 100 % bénévole. Ils se poussaient à fond, dans le sens où ils vivaient comme des pauvres, mais ils s'en foutaient parce qu'ils croyaient que la mobilisation contre GNL était importante et ils savaient, en fait. **Fait que de voir que j'ai réussi en partie à avoir un leadership à travers tout ça.** Sinon, un autre élément qui est signe qu'il y a une forte mobilisation, c'est les 3000 mémoires qui ont été déposés au BAPE, qui est un record historique. – Arnaud*

Cet extrait témoigne aussi de la réussite après un travail colossal. C'est de voir les tâches porter les fruits qui motivent et qui suscitent de l'enthousiasme : tout cela n'a pas été fait en vain.

La fierté vient également avec le plaisir lié au sentiment d'être en train de changer et de transformer le monde.

Pis surtout pas dans mon passé plus radical entre guillemets. Pis dans le mouvement en transition, il y avait comme "All right, j'ai du plaisir à faire ça", pis on sait pourquoi on le fait qu'il y a comme cette énergie du changement. Elle devient tellement comme naturelle à quelque part de dire c'est tellement un constat évident que s'engager pour

⁸ Virage désigne ici un festival organisé pendant 4 ans à Sainte-Rose-du-Nord rassemblant conférences sur la transition socio-écologique le jour et concerts de musique locale le soir.

transformer, c'est comme libérateur. C'est comme « All right, c'est le fun de s'organiser pour être capable de se déplacer autrement ». C'est le fun de s'organiser pour faire un festival comme Virage. T'sais, il y a comme un facteur plaisir pis de... [.] Ouais, t'sais, ça sonnait juste. – Igor

Mais ça m'a découvert un côté... Comment je pourrais dire euh? Qui est, qui ne laissera jamais ses valeurs, euh, se... Qui acceptera pas de piler sur ses valeurs pour d'autres choses plus... Parce que je considère ça important fait que ça m'a apporté quelque chose à moi-même je pense cette lutte-là. Fait que ça... C'est ça là! Je pense que je vais en ressortir grandi! Je suis rendu là dans tout ça! – Lucas

Le mariage. Je pense que là, il y a comme un... On est en train de développer des nouvelles idées pour être capables de transformer nos sociétés pis en même temps, la lutte écologiste elle est vraiment bien organisée comme elle a jamais été là. Pis là, si on fait des liens avec, par exemple, le Front Commun pour la Transition Énergétique, les Communautés Zen, le Grand Dialogue, pis huit régions actuellement au Québec sont en train de développer des projets de transformation sociale et écologique. Le fablab dans l'autre bord du fleuve, la capitale-nationale en transition. Lotbinière en transition. Je retravaille avec Lotbinière maintenant, avec [une amie], on fondait un truc là-bas fait que j'anime des rencontres à Lotbinière. Fait que là, tout d'un coup, il y a des mouvances qui sont en train de se rejoindre. Les grands syndicats sont en train... T'sais, il y a une certaine convergence dans cet enthousiasme-là. Bin enthousiasme, il faut voir le positif dans le changement dans lequel on est, mais moi je suis très optimiste en tout cas par rapport à cette capacité qu'on a de converger les luttes à la fois sur des plans, je dirais, très tactiques, genre GNL ou autant sur des plans théoriques, comment réfléchir le post-capitalisme pis en même temps sur le côté terrain, dans l'organisation, bin je trouve qu'on y est aussi là. – Igor

*Euh, ben plus pour être en accord avec moi-même, parce que dans mes valeurs, [.] je ne peux pas regarder pis rien faire. Je pense vraiment... [.] Quand tu élèves les enfants, ils ne feront pas ce qu'on leur dit, mais ce qu'on fait. Fait que c'est vraiment le même principe. **C'est par l'exemple, c'est en faisant. C'est en mettant toi-même en action que tu as pas mal plus de chances de changer les choses pis en même temps, tu développes plein de compétences aussi autres que par le travail.** En tant qu'être humain, bin j'apprends. **Je peux m'épanouir.** – Lyse*

*Euh, ben, c'est d'agir [.] De... D'agir pis de... C'est bin beau. Je me souviens pas c'est qui qui a dit ça, mais c'est bin beau de donner des opinions, mais tu changeras pas le monde comme ça, fait que moi je passerai pas mon temps à chialer t'sis comme tout le monde fait sur la politique. Les maudits politiciens. À un moment donné ça donne rien. Ça a rien donné fait que c'est vraiment un processus collectif qui peut mener à des changements... Des changements réels [.] **Chialer ça soulage, par contre, mais militer, ça te met en action.** – Lyse*

Ces différents extraits reflètent l'enthousiasme de se mettre en action, d'établir des liens, de construire quelque chose qui vise la transformation du monde. Les personnes semblent galvanisées par l'action qui épanouit comme le souligne Lyse (« Je peux m'épanouir ») et qui rend enthousiaste (comme le dit plusieurs fois Igor). Lucas témoigne de la transformation intérieure que lui a apporté le militantisme et la lutte (« Je vais en sortir grandi »). Ainsi, en plus de la fierté

d'accomplir une lutte colossale afin de transformer « le monde », le militantisme change de l'intérieur, fait grandir et épanouit.

L'évocation de ces passions joyeuses qui, au même titre que les passions tristes, mettent en action, témoignent alors de la tension entre les différents affects ressentis et vécus. Les uns ne vont pas sans les autres et chacun se nourrit de l'autre. Déjà, on peut constater à quel point la trajectoire émotionnelle militante est sinueuse, puisant dans un registre très large d'affects et de passions. De même, on constate que les militant.e.s sont affecté.e.s (par la tristesse, la colère, la joie, la fierté), mais affectent en retour en transformant le monde, en se mettant en action, en *faisant quelque chose* de plus grand qu'eux et elles. Souffrance et sentiment d'être vivant.e constituent alors les trajectoires émotionnelles sans prévisibilité. En revanche, la sinuosité de ces trajectoires se catalyse fortement dans les relations tissées qui sont à la base de la lutte.

4.2.3. Faire communauté, les nébuleuses de rencontres

Les sensibilités affectives explorées plus haut sont également (ré)activées par les nébuleuses de rencontres qui se tissent dans et par l'engagement militant. Rencontres humaines et rencontres intellectuelles sont des leviers particulièrement puissants qui font que les personnes continuent à s'engager et s'engagent toujours plus. C'est que nous nommons ici, le *faire communauté*. Encore une fois, nous pouvons témoigner toutes deux de vivre par et pour nos relations militantes, ces relations dépassant le travail et qui deviennent amitiés.

Cette idée de faire communauté est explorée de manière centrale dans l'ouvrage *Joie militante* (Bergman et Montgomery, 2021) déjà cité dans la revue de littérature (section 3.2.). Les auteurs et actrices du livre posent en effet la question du « nous » et de la manière dont on se lie les un.e.s aux autres dans les collectifs militants. Ils et elles parlent notamment des notions communes, de la convivialité et de l'amitié, trois piliers qui structurent les relations au sein du militantisme et qui sont porteurs de joie. Il s'agit finalement d'établir une éthique de la rencontre au sein des collectifs pour susciter la joie et non la toxicité. Dans les entretiens réalisés, plusieurs types de rencontres ont été évoqués.

- **Les rencontres humaines, nerfs de l'engagement pour faire communauté**

Hum, hum! [...] Ouais bin ce sont toutes nos interactions avec les autres qui font en sorte qu'on fait ça je pense. C'est ce qui nous pousse à faire ces choses-là aussi fait que c'est... Ouais, l'aspect humain, c'est vraiment quelque chose que je pensais pas si important. On se rend compte qu'il y a toute sorte de monde pis c'est important de penser à tout ce monde-là aussi parce qu'il y'en a qui... Par exemple, [certaines personnes] contre [GNL] diraient que les [personnes] pour, sont toutes des connes! Non, au contraire faut être là pour eux comme on serait là pour nous t'sais... ce genre de choses-là pis... oui on rencontre des gens vraiment extraordinaires. – Lucas

T'sais, c'est vraiment à ce moment-là que j'ai pu rencontrer t'sais toute la gang de militants pis on a pu vraiment bâtir bien des liens, des liens d'amitié qui m'ont amené à... et bien à m'intéresser à ce qui faisait puis à m'impliquer un peu plus avec eux aussi. – Joannie

Je pense que la chose qui me tient le plus à cœur et que j'aime le plus c'est aussi beaucoup le sentiment de communauté. [...] Sans nécessairement être une communauté, veut, veut pas, les gens qui militent, qui font du bénévolat ensemble, on est comme un groupe de support les uns pour les autres. Pis ça permet justement de se motiver à en faire plus. De se motiver à faire des changements et tout. Je pense que c'est pas mal... Ouais, ça serait pas mal ça. – Viviane

Pis ça m'a remis en contact avec les gens. Moi, je trouve ça très enrichissant. C'est l'histoire de ma vie, j'ai toujours enseigné. Les étudiants et étudiantes de 17-18-19 ans, toute ma vie. Fait que là, ça me ramène avec du monde comme vous autres : des flots et des flottes (expression québécoise, quoique « flotte » est une invention, une féminisation). (Tous rient) Les jeunes. [...] [...] Dans cet exercice-là de la Coalition... je vais le dire toutes les fois que je peux mais : quelle belle jeunesse. Pis engagée, convaincue, inquiète, anxieuse aussi de l'avenir. Faut que tu le vives, faut que tu sois avec les jeunes pour vivre ça. Sont sérieux, ont peur de ce qui arrive sur la planète, c'est vrai! Fait que ça me donne ça, ça me donne de l'argumentaire. J'avais des discussions avec des gens un peu plus âgés pis t'sais, veut, veut pas à un certain âge tu te sens un peu moins concerné par l'avenir, même si t'en a un avenir, c'est pas pareil. (inaudible) mais je dis « non non non, sont pas de même! – Jérôme

T'sais, comme je te disais, le petit groupe de militants, on est cinq, six, on est super proches pis on se voit en dehors. On s'est connu dans des groupes militants, mais on se voit en dehors de ça aussi. C'est sûr que d'être... T'sais, ce groupe-là moi m'apporte vraiment beaucoup de soutien pis me permet aussi de me motiver pis de mobiliser à faire des choses avec eux. Fait que ça, c'est sûr que c'est aidant pis ce groupe-là serait pas là si je serais toute... Si j'avais le sentiment d'être toute seule là-dans, je pense pas que je cont... Je pense pas que je serais autant impliquée que ça. – Joannie

Ces différentes citations vont toutes dans le même sens : le pouvoir de l'amitié, de la communauté et des liens sociaux qui se créent autour de la lutte. Nerfs de l'engagement, ces liens humains nourrissent les militant.e.s qui y trouvent force et raison de poursuivre la lutte. De forts attachements naissent de ces liens humains. Comme nous l'avons décrit déjà plus haut, les relations humaines affectent tout en étant affectées en retour par les individus qui les nourrissent et les maintiennent vivantes même en dehors de la lutte (comme le dit Joannie : « On se voit en dehors de ça aussi »).

Moi-même (Sophie), je peux témoigner de cette communauté créée autour de la lutte et de l'engagement. Puisque nous partageons les mêmes valeurs (notions communes), les mêmes passions, nous sommes intrinsèquement lié.e.s et nous développons des amitiés qui transcendent finalement la lutte. C'est sur cela que ces extraits nous amènent à focaliser : la transcendance de l'engagement par le *faire communauté*. Cela devient une force plus puissante que les passions tristes. À ce propos d'ailleurs, Bergman et Montgomery écrivent que : « la liberté, la tendresse et le militantisme émergent toujours, et viennent alimenter en retour, le réseau de relations et d'attachements dans lequel chacun.e est immergé.e » (2021, p.101).

- **Les rencontres intellectuelles**

Nous avons parlé plus haut de nébuleuse de relations parce que ces dernières ne sont pas uniquement humaines, elles sont aussi intellectuelles. C'est-à-dire que la rencontre avec des

théories, des auteur.ice.s, des grands concepts peuvent devenir aussi des leviers d'actions et faire bouger un individu vers l'engagement. Ces rencontres sont d'un autre ordre que celles dont il était question au point précédent. Elles sont plus intérieures et plus personnelles. Elles restent parfois secrètes et ne sont jamais dévoilées. Pourtant, elles vont souvent être des moments charnières dans le parcours émotionnel d'une personne et va (re)diriger cette trajectoire vers d'autres avenues.

Mais en faisant Éco-conseil, j'ai fait la rencontre avec Écocité, j'ai fait la rencontre avec Edgar Morin. J'ai fait la rencontre avec le dialogue pis, euuuh, ça, ça m'a vraiment ébranlé. Ça, ça été... j'ai été peut-être pendant trois, quatre ans après Éco-conseil à ne plus trop savoir comment mixer une approche radicale de la société [...] post-capitaliste et [...] une vision du dialogue pis de l'inclusion pis de chercher à trouver des solutions collectives à des problèmes communs. [...] Pis ça, ça été bin long avant de faire le pont entre les deux. Igor

Puis [Harmut] Rosa⁹ a mis un concept dans ma tête, le concept de résonance. De dire que je ne le fais plus par injonction, parce qu'il faut. Je le fais parce que ça résonne, parce que j'ai envie, que je trouve que ça fait du sens. Pis il y a pu l'impératif pis si j'ai envie d'arrêter pendant un mois parce que je suis fatigué. J'arrête! Igor

Pis euh ben là j'tombée sur Federici et toutes les féministes marxistes euh matérialistes. Pis ben éventuellement, j'me suis mise à creuser, creuser, creuser, creuser, bon le, la révolution scientifique, les Lumières. J'ai fini par rencontrer Aristote pis là ben j'ai fini par comprendre que la source de ça est inextricable t'sais. [...] Pis c'est tout ça en fait qui a permis l'exploitation des ressources, qui a permis la colonisation, qui a motivé ou euh nourri euh la colonisation. Marie

Dans les extraits ci-dessus, Marie et Igor partagent les rencontres autres qu'humaines qu'il et elle ont faites pendant leur trajectoire. Igor évoque la formation en Éco-conseil, qui vise à former des professionnel.le.s du développement durable qui pourront utiliser le titre « éco-conseiller diplômé » et « éco-conseillère diplômée ». Cette formation est une exploration originale du développement durable axée sur l'expérience et la rencontre avec des personnes qui agissent sur le terrain (de l'agriculture, de l'industrie, dans les communautés autochtones, etc.). Igor souligne à quel point cette formation l'a « ébranlé », et il y enseigne d'ailleurs désormais comme chargé de cours.

Dans le même ordre d'idée, Igor et Marie évoquent des auteurs et autrices qui les ont marqué.e.s : Harmut Rosa pour l'un et Aristote, Federici et les féministes marxistes pour l'autre. Il est intéressant de noter que Marie parle littéralement de rencontre (« J'ai fini par rencontrer Aristote »). L'utilisation de ce terme nous a amené à considérer ces rencontres dans la nébuleuse dont nous parlons dans cette section pour montrer que le militantisme est constitué d'une multitude de choses humaines et non humaines.

⁹Harmut Rosa est un sociologue et philosophe allemand, qui enseigne à l'université Friedrich-Schiller d'Iéna et considéré comme appartenant à l'École de Francfort, il est notamment l'auteur de *Résonance : une sociologie de la relation au monde* paru en traduction française en 2021 à La Découverte. C'est dans ce livre qu'est développé le concept dont parle Igor dans l'extrait d'entrevue.

4.2.4. Synthèse : des trajectoires émotionnelles sinusoïdales

Cette section a mis en lumière que la trajectoire émotionnelle militante est loin d'être linéaire. Elle est faite de détours, d'arrêts, d'accélération, de retours en arrière parfois, de sauts en avant. Bref, c'est une trajectoire émotionnelle sinusoïdale et imprévisible, puisqu'elle est aussi soumise aux aléas des projets, des politiques, des événements. Surtout, elle se constitue de passions tristes et joyeuses en tension qui affectent tout en s'affectant mutuellement, tantôt en faisant agir, tantôt en épuisant.

4.3. La vie avec et sur le territoire : sens, relations et protection

La précédente section se focalisait sur les trajectoires émotionnelles des militant.e.s, qui étaient centrales pour comprendre la dimension affective du militantisme et surtout les tensions émotives qui constituent ces trajectoires. L'élément que nous allons explorer dans cette section a émergé suite à une double question que nous posions au cours de l'entrevue : **quel sens prend le territoire pour toi?** et **quel(s) lien(s) fais-tu entre le sens que le territoire prend pour toi et ton désir de vouloir le protéger?** Ces interrogations ont été formulées par Christophe Lévesque, assistant de recherche étudiant en intervention régionale et qui a à cœur la dimension territoriale. Questionner les militant.e.s sur cet élément s'est avéré crucial pour comprendre leurs liens avec « l'environnement » à protéger et a dévoilé un militantisme profondément ancré dans une nature magique, belle et plus puissante que l'humain.e. C'est donc cet attachement particulier au territoire que cette section explore. D'ailleurs, dans la mesure où nous nous intéressons à la question du militantisme environnemental, il s'avère majeur d'observer de plus près ce lien particulier que les militant.e.s entretiennent avec ce qu'ils et elles protègent.

En préambule à cette section, nous tenions à illustrer le territoire dont nous parlons, celui du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Bien que les militant.e.s interviewé.e.s se situent principalement au Saguenay, avec quelques personnes provenant de Mashteuiash, Saint-Rose-du-Nord et Alma, nous parlons d'un territoire de plus de 90 000 km² sur la rive Nord du Saint Laurent, constitué de plusieurs cours d'eau, dont la rivière Saguenay et le Lac–Saint-Jean.

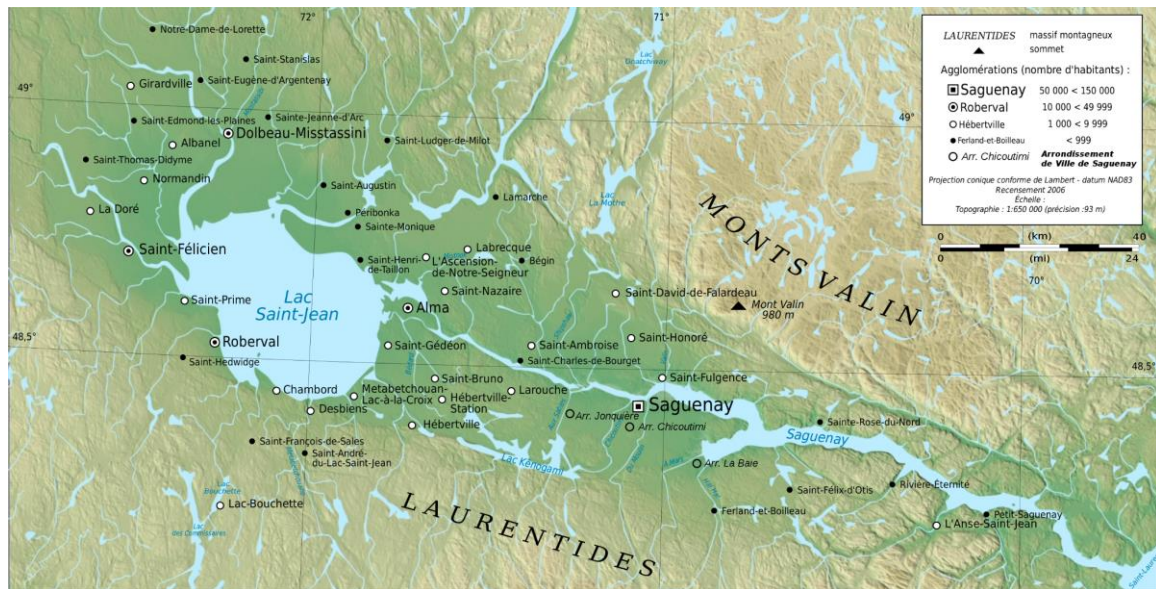


Figure 1. Topographie de l'espace municipalisé du Saguenay–Lac-Saint-Jean (Source: [Wikipédia](#))

4.3.1. De l'amour à la vie

*Ah! J'ai un **lien d'amour inconditionnel** avec la région. Je suis partie deux fois et je suis revenue deux fois. J'ai été au Bas-Saint-Laurent. J'ai été à Montréal et je suis revenue les deux fois après même pas un an. [...] C'est un **amour inconditionnel**. [...] Je considère que*

le Fjord du Saguenay est la plus belle place au monde malgré le fait que j'ai fait sept pays et j'ai vraiment pas faite des places laides. Euh, c'est une passion à la limite. Le territoire du Saguenay m'a dirigé dans mes études, me dirige dans mes futures études et va sûrement me diriger dans mes études jusqu'au doctorat. – Viviane

C'est avec cette citation de Viviane que nous avons souhaité ouvrir cette section. La répétition par deux fois de « son amour inconditionnel » pour la région révèle un attachement particulier et unique au lieu dans lequel elle vit. Cet amour est suscité par la beauté (« la plus belle place au monde »), qui suscite en elle une sorte de « passion » qui « dirige » ses études. Le territoire agit directement sur Viviane autant dans les sentiments qu'elle éprouve pour lui que dans les choix qu'elle fait quant à ces études.

Anne s'exprime dans la même veine que Viviane en disant que :

C'est euh c'est magique et grandiose le Saguenay. Euh au niveau du territoire. Ben l'Québec on est probablement, et le Canada aussi là, mais, parmi les plus chanceux d'la planète [...] Notre territoire, y est grand. Y est tellement grand, que quand l'gouvernement a donné des cartes, tout l'monde se disait qu'y en verraient jamais l'bout. Pis à un moment donné y ont coupé pis coupé pis coupé. Pis oups, y sont arrivés à un voisin pis y se sont dits hein! Pis là y ont commencé à couper d'l'autre bord. Y est énorme, notre territoire. On en a énormément, des rivières. – Anne

Magique, grandiose, énorme. Trois termes qui matérialisent une puissance qui dépasse l'humain.e et qui l'attache alors nécessairement à lui [le Saguenay]. Nous n'avons en somme pas d'autres choix que d'être émerveillé.e.s et subjugué.e.s par la nature offerte.

D'ailleurs Paul, revient aussi sur la dimension grandiose dans sa réponse :

J'ai toujours été, euh, ébahi et comblé par le spectacle du Fjord, du Lac Saint-Jean et les forêts, les grandes forêts qu'on a et comme le Lac Mégantic ou le Mont-Mégantic aussi fait que l'attachement au territoire c'est ça! Quand tu reviens chez vous, il y a une émotion qui monte. Il y a un sentiment de bien-être, de sécurité qui t'envahit, euh, c'est ça et je pense que c'est un lieu d'ancrage. C'est un lieu d'ancrage et... Mais c'est aussi quelque chose qui est multidimensionnel, t'sais, je sais comment, pour les communautés autochtones, pour les premières nations, comment c'est important. Comment c'est important de façon cyclique d'aller faire des activités, euh, de chasse, de pêche, spirituelles, euh, régulièrement, et comment c'est vraiment dans leur non seulement dans leur pratique, mais c'est presque dans leur ADN de vouloir s'y retrouver, se retrouver, euh, lorsqu'ils s'y retrouvent et c'est ça! – Paul

Être ébahi.e et comblé.e témoignent de l'action du territoire sur les individus qui veulent le protéger. Déjà, il est légitime de dire que les personnes avec qui nous avons échangé sont marquées au plus profond de leur âme par le « spectacle du Fjord et du Lac-Saint-Jean » (comme le dit si bien Paul). L'humain.e est donc spectateur, spectatrice de ce spectacle plus grand que lui, elle. Ce spectacle devient alors un ancrage, comme Paul le dit par deux fois (« c'est un lieu d'ancrage. C'est un lieu d'ancrage »). Élément qu'Igor partagera également dans sa réponse :

Ça me fait du bien! [...] Puis le Fjord, Puis la Baie Ste-Marguerite. Je pense que mon ancrage fondamental au niveau physique, la Baie Ste-Marguerite sur le bord du Fjord, c'est un endroit qui est... J'aimerais ça me faire enterrer là moi. Je veux dire... C'est sûr

que mes cendres vont aller là. Je veux dire, c'est sûr là! [...] C'est ça, il y a comme un... Je sais pas, c'est beau ici! [...] Il y a des rivières, des montagnes, il y a le côté sauvage de la nature au beau terme, je veux dire. – Igor

Igor hésite et semble ne pas trouver les mots pour désigner exactement ce qui le lie à ce territoire, la Baie-Sainte-Marguerite, où il passe trois semaines tous les étés en camping avec ses ami.e.s et sa famille. « C'est un endroit qui est.... [...] Je veux dire... » Les phrases sont hésitantes et les « bons » mots ne lui parviennent pas tout de suite. Le lien au territoire est parfois indicible, trop secret ou trop grand pour être décrit avec des mots humains. Alors Igor préfère dire qu'il y sera enterré, que ses cendres y seront réparties, que c'est fondamental. Des expressions fortes qui révèlent le lien vital entre les militant.e.s et le territoire.

C'est ce que dira Marie :

*Mais euh c'est ça. J'trouve que euh moi mon lien avec le territoire est de plus en plus puissant. Euh, j'me permets de reconnecter aussi avec des philosophies euh, euh plus près des valeurs autochtones, où j'arrive à trouver là-dans ma façon d'le vivre sans être dans d'appropriation culturelle. Moi j'trouve ça super important pis en tout cas. J'suis comme pas capable d'aller vers l'appropriation culturelle. En même temps, j'ai eu un partage culturel avec ces personnes-là quand j'tais jeune. Ces personnes-là, ces communautés-là, quand j'tais jeune. Pis euh ça a toujours été comme un range de valeurs qui me parlait plus t'sais. **Fait que euh ma méditation en ce moment, c'est ma relation avec les plantes. T'sais les plantes, on leur parle puis elles nous répondent là. C'pas de même là, c'est vrai. Assis-toi à côté d'un arbre, parles-y, y va t'répondre t'sais. Y était là avant nous autres. Ils nous ont vu. Fait qu't'sais moi, le lien avec le territoire, y s'développe de plus en plus. – Marie***

La puissante vitalité de la nature prend avec Marie une dimension intime et sacrée : « les plantes ont leur parlent », « assis-toi à côté d'un arbre, parles-y, il va répondre ».

Cette posture sacrée et profondément relationnelle avec la nature fait échos aux propos de Josh, membre de la communauté Innus de Mashteuiash qui dit ceci :

Bin, ce territoire-là c'est comme notre maison pis c'est notre université aussi pis c'est à l'intérieur de là qu'on apprend toutes les valeurs importantes pour l'Innu pis ça serait important aussi que ce soit comme des valeurs que nos amis les Québécois puissent comprendre là, l'importance de ce territoire-là c'est pas juste comme je te disais des arbres. C'est pas juste des roches pis des animaux qui se promènent librement, mais qui ont comme une valeur bien précise aussi. – Josh

Et plus loin :

Fait que il y a vraiment une relation sacrée pour ce territoire-là. Parce qu'on dit mettons juste euh une petite plante euh, sa fonction bien précise, pis si tu perturbes mettons ça, ça vient perturber toutes les affaires alentours, [...] Mettons juste la petite cocotte quand les arbres commencent à tomber, les cocottes ont comme leurs fonction aussi, fait que chaque animal aussi a sa fonction dans cet écosystème-là fait que si on perturbe ça on perturbe toute là. – Josh

Josh amène la discussion plus loin en montrant justement l'impact de perturber une nature sacrée et vivante. Et le cœur de l'argument se trouve ici : le lien avec le territoire est celui de vivant.e.s à vivant.e.s pour les militant.e.s. Alors que nous avons communément l'habitude d'établir une relation instrumentale avec la nature, on remarque ici que cette dernière est considérée comme de la matière vivante et non inerte que l'on peut utiliser, déplacer à notre guise. C'est donc finalement la vie qui est au cœur de tous ces termes, qui voient le territoire comme grandiose, magique, beau, etc.

Mila l'exprime en des termes très poétiques :

*Alors, nous autres, les autochtones, la nature, on va en territoire. On va pas sur le territoire. On va pas dans le territoire. On va pas dans la nature. **On va en territoire.** Moi, la terre, tout ce qui est vivant sur la Terre, il est dans mon essence même. Il est dans mon cœur. Il est dans mes doigts. Il est dans ma tête et toute toute ce qui est vivant.*

*Fait que pour moi, allez en territoire, c'est d'aller... C'est d'être en harmonie avec ce milieu de vie là. **T'sais, fait que c'est pour ça que je veux le protéger, c'est parce que ce milieu de vie-là, c'est ma vie à moi aussi pis quand je vais mourir, je vais pas mourir, je vais redevenir une fleurs, une bibitte.** Je vais faire partie prenante de cette vie-là t'sais.*

*Fait que protéger le milieu de vie dans lequel je suis, c'est protéger mon milieu de vie à moi, à mes enfants, à mes descendants, à mes voisins, à toute cette collectivité-là t'sais et la mienne et celle de tout ceux qui y vivent t'sais. Fait que, c'est une des raisons pour lesquelles je m'implique. – **Mila***

Les mots de Mila parlent d'eux-mêmes. En marquant la différence entre « aller sur le territoire » ou « aller dans le territoire » avec « aller en territoire », elle montre sa manière très différente de l'appréhender. Le territoire n'est pas un contenant, ce n'est pas quelque chose qui nous entoure, c'est une multitude d'éléments avec lesquels nous sommes enchevêtré.e.s inéluctablement. C'est donc la vie qui est en jeu dans la protection du territoire et pour Joannie ou Carolane d'ailleurs, c'est autour de ça que tourne leur engagement :

*T'sais, je pense que c'est la communauté, les personnes. Je pense qu'on milite pas pour... Oui on milite pour le territoire, mais pour moi du moins, **je milite avant tout pour les personnes qui sont sur ce territoire-là pour les individus qui vivent de ça, qui vivent avec pis euh, t'sais, je pense qu'il y aurait pas de militantisme si on n'a pas une empathie envers les autres pis envers les difficultés qui peuvent vivre.** – **Joannie***

*Je me bats vraiment **plus en premier lieu pour l'humain**, pour juste essayer d'arrêter cette genre de folie-là qui a pas de sens t'sais que genre l'industrie textile ou comme l'extractivisme qui fait en sorte que tu as plein de gens qui se scraquent la santé pis qui vont avoir des conditions socioéconomiques quand même difficiles pis pendant ce temps-là, en même temps, tu as tous les déchets ou les rejets de ces industries dans les écosystèmes pis polluer. Tu as plein d'impacts comme qu'on ne sait même pas, qu'on découvre des années plus tard. C'est fou! – **Carolane***

Oui, elles se battent pour le territoire, mais aussi et surtout pour l'humain.e et la vie. Parce que, comme le dit Anaïs, « Ben t'sais c'est l'essence de la vie finalement là ». Et cela est partagé par plusieurs autres personnes :

Bin que tout est interrelié quoi, c'est ça on a besoin d'un... [.]. On a besoin les uns des autres. – Élianne

En fait, c'est dans l'environnement dans lequel on est fait que t'sais dans lequel on fait toute nos activités de notre vie fait que t'sais, c'est comme ça l'influence notre santé pis si on influence le territoire, le territoire nous influence. – Inès

C'est, bin, tout le vivant, c'est vraiment... Je lutte pour le vivant. C'est tous les organismes vivants qui sont organisés dans un système. Un système dans lequel il y a un équilibre à garder. S'il n'y a pas d'équilibre, bin tu brises le système. Bin, l'humain, c'est ça c'est du vivant pis y transforme les vivants donc on fait partie. Fait que, c'est à nous d'agir. – Lyse

*Ben, moi je suis de l'école des gens qui pensent qu'on est des animaux. On fait partie de la biodiversité pis je pense que l'équilibre de la biodiversité est fondamental pour notre survie à nous autres. **La biodiversité, elle passe par l'occupation du territoire de façon saine et équilibrée. Faique je pense qu'on est une espèce qui va disparaître si on fait pas ça.** Fondamentalement, je crois à ça : je pense qu'il faut qu'on s'organise autrement. Mon lien au territoire est de là, mais le fait que je suis aussi un gars -comme je te contais ça- qui a fait beaucoup de sport, de plein air. J'ai fait du ski de fond dans l'équipe du Québec, du vélo dans l'équipe du Québec faique j'ai fait des randonnées dans le Nord du Québec, partout, donc j'ai occupé le territoire. J'ai fait des expéditions dans la baie d'Ungava 25 jours en ligne, faique... c'est pour ça que quand on parle des longues roues (?) ça sonnait dans ma tête des affaires. J'ai ce côté-là en plus, d'être un occupant de territoire : j'suis un gars de plein air, j'suis un gars qui s'occupe, mais je ne pêche pas, je ne chasse pas. Je pourrais le faire si mon espèce a besoin de survivre pis de manger, je suis pas contre ça, c'est juste que moi, j'ai pas d'affinités. C'est ça le territoire pour moi. Mais le fond de l'histoire c'est : biodiversité, équilibre, danger. Pour nous autres, parce que pour plein d'autres espèces, on est en train d'en scrapper. Y'a je sais pas combien de millions d'espèces qui ont disparu dans les dernières années c'est capoté. Mais ça, ce sont des espèces. T'sais, les êtres humains on se pense meilleurs. – Jérôme*

Nous avons avancé dans le récit de nos échanges avec les militant.e.s de manière à révéler la diversité des manières de nommer et de décrire le lien au territoire. Malgré ces différences, il s'avère que des points communs apparaissent et que tou.te.s partagent le même lien et le partage pour la même raison. Tou.te.s se sentent *en* territoire, bien qu'elles et ils décrivent ce lien de manière différente. Il est intéressant de noter dans ces moments de l'entrevue, toujours des hésitations, des récits de vie, des souvenirs qui reviennent à l'évocation du territoire. Le territoire fait partie de la vie parce qu'on y vit. On y vit de différentes manières : comme à la maison, comme dans une université, comme un sportif, comme un touriste... à chaque fois cependant, tou.te.s sont attentives et attentifs et prennent soin de lui.

4.3.2. Du village global à l'agression

En même temps, il y a aussi une dimension village global aussi au territoire. Euh, c'est ce qui me révolte profondément dans l'exercice qui se fait au niveau du BAPE en ce moment, c'est que on va pelleter je sais pas comment de milliards, combien de milliards de tonnes de centaines de millions de tonnes de GES dans la cour du village global alors

que Québec veut calculer seulement les GES sur son territoire et le promoteur, il est tout content de nous dire qu'avec notre électricité propre, il va blanchir son énergie sale pis il va être carboneutre. Tabarnack, c'est d'une hypocrisie incroyable alors que, euh, quand il s'agit de nous vendre la globalisation, les capitalistes nous convainquent qu'il faut assouplir les règles pour permettre de faire des affaires dans les différents pays pis que etc. Alors qu'il faut protéger l'environnement. C'est pas pareil alors qu'on nous serve pas des conventions sur des méthodes de calculs pour être certains qu'on oublie rien, calice, ça a pas de bon sens. Ça l'a aucun bon sens. Fait que ouais la notion du territoire, c'est aussi une dimension qui est... Devant laquelle on vit de l'impuissance. Le territoire devient une façon de justifier, euh, une forme d'oppression, le découpage administratif, euh, ou les juridictions des gouvernements dans le calcul des GES donc, ça, ça pas de sens. En tout cas, je sais pas si ça répond! – Paul

La conception du territoire des militant.e.s entre en opposition complète avec la vision capitaliste du territoire. Paul décrit très bien ce *clash* : alors que les militant.e.s parlent de territoire-maison-vivant, « le territoire devient une façon de justifier, une forme d'oppression, de découpage administratif et des juridictions » qui font préjudices au calcul des GES par exemple. Ici Paul mentionne alors « le village global » qu'est aussi le territoire, mais qui est souvent ignoré par les promoteurs, promotrices et gouvernements qui évaluent l'impact d'un projet industriel à petite échelle sans considérer le paysage entier. Paul manifeste un agacement très fort dans cet extrait. Il jure plusieurs fois et répète que « ça n'a pas de bon sens ». Opposer les visions explorées dans la précédente section à la vision capitaliste du territoire provoque chez Paul une « impuissance ». Comme on le percevait déjà en suivant les trajectoires émotionnelles des militant.e.s, cette impuissance vient du fait que c'est cette vision du territoire administrative et capitaliste qui domine.

Cette conception du territoire fait que ce dernier est grandement malmené, apprivoisé et violenté. Cet extrait de l'entrevue de Corinne est très parlant :

*Bin [...] C'est vraiment émotionnel là. Je pense à mon chalet là. Un jour, j'suis arrivée à mon chalet pis ils avaient coupé pleins d'arbres en face de mon chalet, bin je parle d'en face, mais la montagne qui est comme à la vue en face de mon chalet. Pis, euh, j'avais écouté, j'avais assisté à une rencontre avec Les Déterminées, c'est comme un autre groupe de citoyennes, pis ils m'avaient faites prendre conscience que c'est ça, **c'est quasiment comme un viol ou en tout cas c'était normal de se sentir émotionnellement affecté en voyant qu'un territoire qu'on aime pis qu'on apprécie est comme dévasté. Fait que, pour moi, c'est quand même ça, ouais, c'est comme une agression parce je suis attachée.** – Corinne*

Comparer la coupe d'arbre à un viol est particulièrement significatif. Voir le territoire auquel on est attaché être maltraité est vécu par Corinne comme une agression physique. Dans son récit, Corinne manifeste clairement la dimension affective au territoire et aux combats qu'elle mène dans son militantisme. Tout comme Anne qui dit :

Tous les territoires contaminés abandonnés euh ben ça donne froid dans l'dos. Fait qu'c'est comme ça qu'notre territoire commence à être transformé. Pis ça, moi j'trouve ça vraiment très triste. Parce que la vie a peut pas r'venir. – Anne

Il y a une sorte de fatalité : une fois la vie tuée, elle ne reviendra pas. Bien que les promoteurs, promotrices répètent souvent que « des arbres seront plantés », que la « vie revient », celle qui a été tuée ne reviendra jamais. Et la vie qui reviendra est dans la plupart des cas artificielle et non adaptée à son environnement immédiat, débalançant alors l'ensemble de l'écosystème.

4.3.4. Les territoires autres

Évidemment le territoire géographique prend une place considérable dans les récits des bénévoles; par ailleurs d'autres territoires se sont dessinés, ceux qui ne disent pas nécessairement leurs noms comme tels. C'est surtout Igor qui en parle :

*Ça, c'est le nouveau. Le populisme je veux dire c'est ça. C'est un nouveau mot, mais qui a des idées antidémocratiques, violentes, élitistes, racistes et tout ça. On est dans la merde je veux dire... **Mais après ça, je pense qu'être dans la merde, c'est une... T'sais, j'ai développé aussi une attitude méditant militante là. T'sais, tu parlais de territoires tantôt, mais il y a un territoire intérieur aussi qui est à conquérir.** – Igor*

Il ajoute :

T'sais aussi, c'est des territoires à investir. De dire bin là, c'est quoi mon territoire intérieur. C'est quoi la place que je prends dans le monde. T'sais, je laisse tu de la place aux autres. De l'introspection, de dire c'est quoi la place que je prends dans le monde. Pis des fois, il y en a... Moi je parle beaucoup. Je prends de la place. Je le sais, mais j'ai aussi le réflexe de dire osti je parle trop. Je vais me fermer la gueule de dire... Il y a comme cet espèce de retour-là pis je pense que c'est important. Pis de revenir en fait. Pis ça, je trouve que c'est important parce que c'est de l'humilité. Pis je pense que ça prend un peu d'humilité. Il y a pas d'humilité chrétienne de dire... Non non, c'est l'humilité pour dire qu'on ne sait pas. On avance, on improvise avec nos provisions pis on fait ce qu'on fait là. Pis après ça, on revient pis on dit ah! Si on peut le faire mieux. – Igor

L'idée d'Igor en parlant de territoire intérieur est d'évoquer ce qu'il se passe en dedans de nous. C'est-à-dire à l'intérieur de l'individu militant qui est sans cesse submergé par les passions tristes et joyeuses qui lui font vivre une multitude d'émotions, de bas et de hauts émotionnels. Écouter son territoire intérieur c'est justement écouter tous les affects qui meuvent les personnes qui s'engagent dans des causes qui touchent la vie (voire même la survie). Un dialogue intérieur doit se déployer pour panser aussi son territoire personnel, celui qui appartient seulement à soi.

L'attitude méditant.e/militant.e dont parle Igor invite à se recentrer pour ne pas sombrer dans l'épuisement, la fatigue ou toutes les autres passions tristes. En somme, le militantisme s'avère globalement difficile, particulièrement prenant émotionnellement parce qu'il suppose un engagement pour des causes ardues à faire entendre ou contre des projets mastodontes face auxquels l'individu semble bien petit.

Les militant.e.s interviewé.e.s prennent toujours le temps de raconter l'histoire de leur engagement individuel dans la grande Histoire des mouvements sociaux : on peut donc caractériser ce territoire comme historique. Dans les entrevues est notamment mentionné l'altermondialisme des années 90 comme point de départ de beaucoup de militant.e.s ayant la

quarantaine aujourd'hui; et d'autres événements clés comme le mouvement Occupy en 2011 et la grève au Québec de 2012.

4.3.5. Synthèse: les territoires multiples

Cette section a dévoilé la multiplicité des territoires qui constituent la vie militante. Profondément liées à la nature qui les entourent, les personnes interviewées ont toutes partagé leur amour pour elle. Par contre, le territoire ne se réduit pas à l'espace géographique et aux forêts qu'elles peuvent arpenter. Au contraire, il se déploie sur plusieurs sphères englobant aussi les territoires intérieurs qui sont souvent blessés par les attaques extérieures. Les militant.e.s sont donc constitué.e.s d'espaces multiples à protéger, qu'ils soient extérieurs à eux, elles ou bien ancrés au plus profond d'eux, d'elles-mêmes.

4.4. Enjeux et écueils du militantisme

4.4.1. Backlash de l'engagement militant

Nous l'avons vu, plusieurs éléments motivent l'engagement militant. Que ce soit par sens du devoir, pour se mettre en action face aux injustices ou l'éco-anxiété, ou encore pour être solidaires à leur communauté, les personnes interviewées nomment plusieurs facteurs justifiant le sacrifice de temps et d'énergie nécessaire à l'implication. Toutefois, plusieurs nomment également des éléments structurels au sein des regroupements ou de leur communauté qui affectent de façon négative leur motivation et même leur santé et leur bien-être.

Militer pour la protection de l'environnement implique de faire face à beaucoup de réticence au sein de la société (Cox, 2011). Plusieurs participant.e.s ont mentionné avoir subi différentes formes de violence au sein de leur parcours militant. Anne, en s'exprimant à propos des ennemi.e.s, indique certaines intentions que ces derniers, dernières peuvent porter, tout en indiquant son soulagement de n'avoir jamais vécu directement ce genre de situation.

Euh j'pense qu'y en a qui sont là pour miner le moral des militants. Y en a qui sont là pour faire taire des militants, soit avec des paroles, soit autrement pis moi j'ai été super chanceuse là. J'ai pas eu d'slappes pis ça y en a vraiment beaucoup. – Anne

Dans un contexte où se sont généralement les personnes marginalisées qui subissent le plus de violence quand elles dénoncent ou militent pour défendre une cause (Craddock, 2020), ce sont en majorité les participantes s'identifiant comme femmes qui ont évoqué les violences au sein du militantisme. Certaines, de par leurs vécus ou par crainte, ont d'ailleurs raconté avoir parfois modifié ou diminué leur engagement. De plus, faire face à un mur de réticences a des conséquences importantes sur leur engagement :

Mais toute la lutte environnementale c'est drainant pis je pense que tout le monde, tout le monde te dirait la même chose. C'est d'avoir un combat qui, dans notre tête, est tellement logique, tellement normal de se dire on veut améliorer l'environnement, mais de constamment se faire bloquer par tout le monde constamment se faire reprocher. Ça devient lourd. – Vivianne

Joannie et Vivianne s'expriment sur le *backlash* au sein du mouvement environnemental. Ce concept, d'abord théorisé au sein des études féministes, renvoie aux contrecoups et aux résistances face aux mouvements sociaux voulant apporter des changements au sein de la société (Faludi, 1991).

On pourrait faire ça, mais on veut pas sortir dans les médias parce que on veut pas être le visage de ce mouvement-là aussi parce des fois t'sais tu dénonces des choses qui sont horribles pis que tu sais qui vont avoir un "backlash" au même titre que dans les mouvements, euh, en environnement présentement, il y a des "backlash" là. On s'entend qu'il y a eu du monde qui sont... Bin qui sont pas contre l'environnement, mais qui sont contre le fait qu'on milite pour ça là. – Joannie

J'ai pris une grosse pause parce que c'est sûr qu'avec tout le bien qu'on peut faire, il y a beaucoup de backlash qui peut venir aussi. C'est sûr comme des trucs à mettons

contre GNL, on le sait, il y a des gens qui sont pour et ça peut aller jusqu'à l'intimidation à la fois dans la ville avec les citoyens pis même à l'intérieur de l'université entre les assos. – Vivianne

Mila, habitante d'un petit village au bord du Fjord, exprime également les impacts majeurs de son implication sur ses liens avec sa communauté.

On se faisait rejeter, euh, pourquoi tu fais ça? Mes enfants ont subi aussi des, euh, des torts à l'école t'sais là. Au village, quand je te dis qu'il y a un magasin général, c'est pas compliqué, au village [...], tu vas acheter tes ciseaux, ton fil, ton tissu, ta viande à manger, ton savon à vaisselle, euh, ta quincaillerie, toute... C'est un magasin général t'sais alors, euh, à un moment donné, tu décides de pu aller au magasin général parce que tout le monde t'haïs pis tout le monde te fais des faces. Le monde veulent t'en parler, ceux qui sont pas gênés, ils te disent de quoi tu te mêles. Tu viens même pas d'ici toi. Comment ça se fait que tu viens nous écœurer de même l'intellectuelle t'sais. Fait que là, le fait que tu sois articulée et que tu aies un beau langage, tu es mal vu. Le fait que tu sois allée à l'école, tu es mal vue. Le fait que tu sois autochtone, tu es mal vu. Fait que t'sais, femme en plus fait que rajoute tout ça, fait que ça été très très très difficile de vivre ça pis c'est devenu une écoanxiété dans ce sens-là, dans la peur de perdre un environnement, la peur de nuire à la nature pis aussi le fait d'être rejeté socialement fait que ça créé ça. – Mila

Le militantisme a donc un prix – surtout dans les plus petites communautés ou villages où l'anonymat est difficile. Parce qu'il implique souvent de se rendre visible, de parler fort, de « sortir » dans les médias pour se faire entendre, de se montrer lors de rassemblements... le militantisme expose les individus et donc les rendent personnages publics. Cette exposition médiatique ou seulement sociale fragilise nécessairement. En filigrane alors, on comprend que le militantisme doit se faire avec courage et surtout en connaissance de cause : le *backlash* est réel.

4.4.2. Le militantisme comme environnement toxique

Les milieux militants, quoique lieux de solidarité comme mentionné à la section 4.1.3., peuvent également s'avérer être des environnements toxiques, recréant même certaines violences. Les structures des organisations, les relations interpersonnelles et les valeurs inhérentes aux mouvements peuvent alors devenir sources de conflits, de discrimination ou même d'exclusion. Igor, qui a milité au sein de plusieurs groupes et collectifs, raconte les dynamiques parfois toxiques auxquelles il a été confronté, et dans lesquelles il y avait peu d'espace pour la critique. Il s'agit d'un « militantisme rigide » (Bergmann et Montgomery, 2021) pouvant rapidement être négatif pour les personnes s'y impliquant.

C'est un milieu toxique parfois les milieux radicaux au niveau de la pensée dogmatique je dirais parfois. Il y a un moment donné, il y a quelque chose dans la complexité que je commençais à avoir et je ne mettais pas les mots que j'ai aujourd'hui là-dessus, mais de dire qu'on ne peut plus avoir une pensée juste fixe. On est contre. Tous les politiciens sont des cons. J'exagère là, mais il y avait une pensée qui était, à un moment donné, trop étroite... Pis je la questionnais pis quand on la questionne, là on se fait traiter vite de traître pis de ci pis de ça. Fait qu'à un

moment donné il y avait comme la critique que j'avais envie d'amener. Je sentais pas qu'il y avait la place pour la faire là. Pis en même temps, comme je dis, je viens d'une famille relativement aisée pis il y avait toujours ça aussi. Le jugement de la classe sociale. – Igor

De son côté, Vivianne nomme la pression qu'elle recevait de la part d'autres militant.e.s, sensé.e.s être des allié.e.s.

Pis aussi, en tout, moi j'ai vécu beaucoup ça à l'intérieur des mouvements, de me faire dire à un moment donné que je n'en faisais pas assez alors que j'étais à la limite de ce que je pouvais faire personnellement [.] D'habitude, je travaille à peu près trente heures par semaine même si je suis à l'école à temps plein pis je donnais de l'implication pis on me disait que je n'en faisais pas assez. T'sais, c'est comme [.] J'ai eu des gros moments où j'ai juste voulu toute sacrer là pis m'en aller parce que j'avais l'impression que ce n'était pas assez fait que pourquoi... Quelqu'un de plus qualifié va juste le faire pis that's it. – Vivianne

Les participant.e.s ont également mentionné différentes difficultés organisationnelles freinant leur mobilisation au sein de regroupements. Le développement et l'expansion rapide de ces derniers ont rendu difficile la création d'une vision commune de la structure et du discours à adopter.

Au début ça évoluait. On essayait d'avoir la bonne structure si on veut. À chaque mois, deux mois, qu'y avait, être mobilisatrice t'sais, pis on essayait d's'adapter avec. Comme c'est ça, les comités ça marchait pas trop, on s'est faite dire, ah ben là, on attend après l'autre comité qui attend après l'autre comité. Fait qu't'sais y avait beaucoup d'adaptation. Y avait beaucoup la volonté de, d'inclure tout l'monde, t'sais que tout l'monde ait son mot à dire, si on veut, son énergie à mettre là, mais. Finalement, ça prend beaucoup d'énergie faire ça. Mais c'est comme si ça roulait t'sais pareil en 6 mois on avait des assemblées tout l'temps pis ça avançait. Pis un mané, y a eu de moins en moins d'monde qui v'nait aux assemblées. Pis c'tait comme si euh finalement de euh un peu d'essayer d'coordonner autant d'monde c'est pas euh c'est ça, c'est tough là. – Anaïs

Dans un contexte où la crise climatique entraîne une urgence d'agir, il peut être ardu de devoir déployer temps et énergie pour assurer une structure solide. La fatigue et le caractère bénévole de l'implication rendent la mobilisation soutenue des personnes difficiles, ce qui implique que ce travail soit toujours à refaire étant donné que différent.e.s militant.e.s s'impliqueront successivement pour de courte période de temps.

Bin, le renouvellement qu'on fait des militants là, bin des bénévoles t'sais quand qui s'impliquent en lien aussi avec l'épuisement du genre qu'il y a des gens sur plusieurs années qui sont pas nécessairement là assuré du début à la fin. – Inès

Il y a des comités qui ont plus de misère parce que c'est rendu très gros. Fait qu'après ça, on a de la misère à recruter de nouvelles personnes. [.] Pis t'sais aussi, si une personne prend plus de leadership quand qu'elle quitte après, c'est dur de reprendre ses souliers ou de reprendre sa place quand nous ces grosses choses-là mettons on savait qu'on avait pas le temps. – Corinne

Ces efforts pour trouver le consensus et un terrain d'entente peuvent causer des conflits entre les membres des regroupements. Les militant.e.s s'impliquent ensemble au sein d'organisations qui portent des valeurs qui leur sont importantes. Toutefois, il existe différentes visions concernant les priorités à adresser et le fonctionnement interne du regroupement. Ceci peut alors entraîner divers conflits, dans un contexte où trouver un consensus prend du temps et de l'énergie qui n'est pas toujours disponible.

Pis aussi au niveau des relations interpersonnelles, ça reste quand même des défis à gérer là [...] Pis, il peut toujours y arriver des conflits là qui font en sorte que certaines personnes vont s'exclure d'un groupe ou...Sinon, les autres défis... Bin, c'est que toutes les défis de, t'sais de se faire entendre là au niveau stratégies t'sais de... Au niveau de la visibilité, etc. Puis, c'est sûr de garder aussi comme une sorte de constance entre t'sais malgré le fait qu'il y a des nouveaux membres pis un roulement qui est comme une... Que ça garde le cap aussi. – Inès

Travailler sur des sujets aussi sensibles avec de nombreuses personnes peut donc devenir source de conflits et même de démobilitation pour certain.e.s membres. Comme nous l'explique Igor dans l'extrait suivant, l'essentiel est de retourner aux motivations et aux valeurs qui unissent les militant.e.s afin de surmonter ces obstacles.

On a passé à travers des conflits majeurs, mais à travers ces conflits majeurs-là, ce qui a permis, je vais être vraiment fleur bleue, mais ce qui a permis de nous en sortir, c'est qu'à un moment donné, on a choisi l'amour. En fait, on a choisi l'amitié. De dire c'est ça aussi qui nous lie à travers tout le bordel de nos conflits et tout ça, mais il y a quelque chose qui fait que comme équipe on s'aime pis on laissera pas certains gros conflits extérieurs venir ruiner cette... Fait qu'on a mis l'amitié au centre de notre équipe de travail. – Igor

4.4.3. L'impact du militantisme sur soi

De par les structures de pouvoir inégales et même les violences au sein des milieux militants et en dehors, les participant.e.s ont indiqué plusieurs conséquences sur leur santé mentale et physique, sur leur bien-être ainsi que sur leurs liens sociaux.

Plusieurs ont évoqué la fatigue et l'épuisement vécus. Pour une majorité des participant.e.s, il s'agit de l'un des principaux défis du militantisme.

Euh l'épuisement, l'épuisement là du militant en fait c'est comme des militants beaucoup là. Je pense que c'est le plus gros problème en fait là. Souvent, ça reste que comme ça repose sur peu d'épaules quand même là. Fait que t'sais les risques d'épuisement pis le long-court en fait de l'implication, c'est... C'est ça, il y a des gros risques de baisse d'énergie, etc. – Inès

Tou.te.s expriment faire de leur mieux pour apporter des changements concrets dans les communautés. Les projets et les actions se développent et se multiplient, sans jamais prendre de pause, vu le caractère urgent des changements climatiques (Shield, 2008).

On a souvent des grandes idées et des grands projets on veut accomplir beaucoup de choses pis c'est difficile de se dire bin on a l'énergie par contre, juste pour faire une telle quantité ou tel genre d'actions, fait qu'd'avoir des grandes idées parfois, ça peut nous pousser à s'épuiser, parce qu'on veut les accomplir quand même. –

Corinne

Différents éléments sont associés à cet épuisement, dont l'importance de la tâche à accomplir ainsi que les nombreux freins au militantisme. Les changements que les militant.e.s tentent d'emporter sont vastes et touchent des valeurs qui sont enracinées au sein de nos sociétés. L'immensité de la tâche à accomplir peut devenir un facteur épuisant, étant donné que la lutte pour la protection de l'environnement n'a pas de fin définie et est toujours à recommencer.

J'ai l'impression qu'la principale difficulté, c'est qu'c'est jamais fini. C'est comme, c't'un enjeu, ben une réalité qui prend d'ampleur t'sais les changements climatiques. C'est comme y est déjà trop tard fait qu'déjà là si tu t'mets à penser à ça euh ça part démotivant de (rires) de continuer. –

Anaïs

L'ennemi.e auquel, à laquelle les participant.e.s font face est perçu.e par plusieurs comme un géant. Certain.e.s utilisent l'image de David contre Goliath pour exprimer cette réalité. Cet.te ennemi.e, parfois invisible, possède de nombreuses ressources financières et humaines et peut provoquer le découragement chez celles et ceux qui militent contre lui, elle.

Contre une personne morale qui a vraiment plus de moyens financiers, de communication, de t'sais de toute là. Qui est connectée mondialement t'sais c'est ça à un système qui est ben c'est ça qui nous dépasse là en tant que, que personnes ou même qui dépasse les gouverneurs, qui dépasse toute finalement là. Fait que, fait qu'j'pense que c'est quand on s'met à penser à ça là qu'ça d vient pire. –

Anaïs

Comme Arnaud le souligne, le sentiment du devoir d'agir devant les changements climatiques peut contribuer à une prise de responsabilités trop grandes pour les militant.e.s et une charge mentale importante. Cela se déroule dans un contexte où plusieurs nomment le sentiment de culpabilité de ne pas en accomplir assez pour la cause et de ne pas se sentir légitime de revendiquer l'identité de militant.e.

Après, ben il y a tout l'aspect de l'éco anxiété qui est assez intense aussi... de voir en fait que la société prend pas la bonne direction face aux changements climatiques, et que si toi et les autres autour de toi ne font pas les gestes, ben, y'aura pas de pression qui sera mise sur le gouvernement pour que ça se fasse, pis euh (longue pause), ouain. –

Arnaud

Euh, mais quand même là, comme je te disais tantôt, la difficulté entre les rôles des différents comités. [...] Des fois, on avait l'impression de pas être légitime de faire certaines choses pis tout le temps avoir besoin d'aller "se backer" ou se valider auprès des autres fait que ça l'apporte des obstacles, mais en même c'est important justement si on veut être crédible que les choses soient bien faits, mais ça peut apporter aussi, euh, une démotivation. –

Charlotte

Euh, très souvent, j'ai ressenti... Ça m'arrive toujours, j'ai ressenti un certain... Comment on appelle ça? Comme si j'étais pas légitime sur certaines choses notamment quand j'aidais à planifier des projets de recherche, euh, avec mon ami

qui lui a fini son doctorat en biologie, euh, des fois je me sentais... J'avais du mal en fait à me mettre dedans parce que j'avais l'impression d'être pas légitime. – Alain

Certain.e.s participant.e.s mettent de côté leur propre besoin en réponse à l'anxiété et à la culpabilité face à la crise climatique. Ce besoin de se retirer du militantisme en lien avec l'épuisement, que ce soit pour prévenir ou en réaction à celui-ci, est interprété par certain.e.s participant.e.s comme un échec. C'est le cas de Vivianne qui a longtemps associé son épuisement à des caractéristiques personnelles.

Ah, je me suis brûlée de bord en bord [...] Pis je commence à l'assumer. Au début, je l'assumais mal, mais je me suis brûlée raide pis c'était pas brillant. Je n'ai pas bien fait de faire ça. T'sais, j'ai perdu... Bin je n'ai pas perdu, mais je me suis limitée après ça pendant des mois parce que j'étais plus capable. – Vivianne

Pour éviter cet épuisement tout en poursuivant leur lutte pour la cause environnementale, les personnes interviewées ont partagé avec l'équipe de recherche avoir fait divers sacrifices. L'implication militante occasionne de nombreux impacts sur différentes sphères de vie des personnes et de leur entourage. Plusieurs ont nommé avoir négligé les liens sociaux avec leurs proches dans le but de pouvoir concentrer leur énergie dans la lutte.

De rattraper aussi parce que c'est dur sur ta vie familiale parce que t'sais maman elle a jamais le temps parce qu'elle faut préparer ci, préparer ça. [...] J'ai pas le temps fait qu'il y a comme un sentiment d'urgence d'agir au départ, mais à fin, quand c'est terminé là, tu as comme un sentiment de culpabilité de dire Mon Dieu, j'ai pas priorisé ce qui était le plus important finalement, mais famille, mon garçon, du temps de qualité là pis pas d'être pressé là. Fait que l'après, c'est comme un gros down. – Nathalie

Mais sinon, ben plus euh j'pense quand même en étant un lien entre nous les humains qu'on peut comme faire face à ce système-là. Fait qu'c'est sûr que, cette volonté-là dans certains projets personnels est comme plus en lien avec les gens, mais j'sais que justement, ça c'est un d'mes, j'sais pas si c't'un défaut ou un, t'sais finalement de manière contradictoire j'suis tellement comme impliquée dans ces mobilisations là qu'finalement j'mets d'côté, t'sais j'néglige euh les liens sociaux j'trouve. – Anaïs

Il y a mes amis aussi. J'ai de la misère à y penser Il m'en voudrait pas d'en parler comme ça, mais j'ai complètement mis de côté sans même le vouloir toutes mes relations amicales pis c'est importants pour moi, mes amis, même ma sœur a vécu des trucs dures. Là, elle est rendue qu'elle vit chez moi, mais, avec son chum, là, j'y disais je peux pas rien faire pour toi avant le premier novembre. Pitié, il faut vraiment que je sois concentré là-dessus pis finalement, on s'est parlé avant. Là, j'ai eu le temps de me reposer un petit peu, mais, euh, c'est ça, j'ai vraiment mis de côté je pense beaucoup de choses-là. – Lucas

Pour d'autres participant.e.s, c'est leur position et les valeurs défendues au sein de la lutte qui crée des tensions avec l'environnement immédiat.

Comme je te dis, les rejets des familles. Moi là, la famille de mon amoureux, ils sont pas nécessairement, euh, la mère de Marcel, c'est quelqu'un qui est très capitaliste

et tout ça fait que ça été très difficile au niveau... Pour tous, on en a parlé. À un moment donné, c'est devenu des sujets tabous dans nos familles parce que, on se faisait accuser de toutes sortes d'affaires. – Mila

Cette mobilisation au sein de la lutte a eu des conséquences sur l'emploi de certain.e.s participant.e.s. Lucas mentionne avoir mis de côté ses responsabilités professionnelles afin de pouvoir participer pleinement aux séances du BAPE sur le projet GNL Québec.

Mais je pense aussi que le BAP, c'était le temps que ça finisse parce que le dernier recours, juste avec les remerciements qu'il y a eu, j'ai été suspendu pendant trois jours donc, là, ça m'a nuit niveau financier. Ça m'a... Sérieux, trois jours sur une paye, ça paraît en tabarouette. – Lucas

Pour Lucas, son implication au sein de la lutte a eu des conséquences importantes sur le plan financier et professionnel. L'implication militante sur une plus grande échelle est seulement accessible à une poignée de personnes ayant le privilège de pouvoir combiner cela avec leur emploi ou ayant une sécurité financière assez grande. Cela rejoint la littérature sur le sujet (Craddock 2020), qui évoque comment plusieurs personnes ne peuvent être entendues au sein des mouvements sociaux en lien avec leur incapacité à se consacrer à la lutte. Celles-ci peuvent être en lien avec différents facteurs socio-économiques, comme le statut d'emploi, la condition de santé et même le niveau de scolarité, qui entravent la pleine participation de certaines populations.

4.4.4. Un milieu pas toujours sain

Ainsi, cette section dévoile la réalité moins glorieuse du militantisme. De par la pression engendrée par le fait de s'engager et de militer dans des causes difficiles qui affectent profondément les individus, le milieu militant peut s'avérer toxique et difficile à plusieurs égards. Que ce soit à cause d'éléments extérieurs et contextuels qui tendent à décrédibiliser les mouvements et à sans cesse stigmatiser les militant.e.s, ou bien à cause d'éléments internes aux mouvements eux-mêmes dans lesquels l'hyper performance et l'épuisement sont monnaie courante, le milieu militant tombe facilement dans des écueils toxiques. Pourtant, se voulant souvent à la pointe de la non-violence et des espaces sécuritaires, il y a ici une grave contradiction entre l'image idéale et la réalité. Aussi, un espace moins abordé ici, mais vécu par les autrices de ce cahier, concerne la place souvent silencieuse des femmes dans le mouvement, ou du moins, moins entendues que les hommes qui ont tendance à être porte-paroles des mouvements. Bref, ces enjeux et écueils du militantisme méritent d'être confrontés par les groupes eux-mêmes afin d'appliquer une véritable éthique du dialogue et empêcher de reproduire les mêmes cercles vicieux à l'œuvre dans la société contemporaine.



V. Conclusions, recommandations et savoirs essentiels

L'exploration des récits des militant.e.s interviewé.e.s dans le cadre de cette recherche a dévoilé plusieurs éléments qui nous permettent de répondre à la question posée initialement : **de quoi sont constituées les pratiques militantes?** Les pratiques militantes sont animées par un engagement puissant et *politique* à une cause, une lutte ou un objet spécifique (ici la Nature du Saguenay–Lac-Saint-Jean) et ne peuvent être rassemblées dans un tout homogène. Les militant.e.s s'engagent dans une but précis à la fois de lutte et de défense de quelque chose qui se (re)définit au fil de leur engagement. Surtout, ce dernier peut être de différents niveaux et comporter différentes tâches qui évoluent dans le temps. Le militantisme n'est donc ni linéaire ni nécessairement cohérent. Cela remet d'autant plus en question l'idée de « carrière militante » explorée dans la littérature sur la sociologie des mouvements sociaux. En effet, une carrière suppose une trajectoire relativement cohérente qui vise un but de progression clair. Il s'avère dans les entrevues que le militantisme est une trajectoire aux multiples détours. Par contre, il se situe sur différents spectres d'implication allant du mode de vie au « petit militantisme » en passant par la profession en tant que telle (être rémunéré.e pour ses tâches). Bref, d'un point de vue purement descriptif, le militantisme est constitué de pratiques multiples et éclatées et ses contours ne sont ni évidents ni clairs.

Alors qu'il est difficile de circonscrire les pratiques militantes dans un tout homogène, un élément les rassemble : la dimension affective. En effet, ce dernier est parcouru de différents affects qui animent les militant.e.s et qui les amènent à s'engager et à agir selon leurs capacités. Cette dimension affective est encore plus prégnante lorsqu'il est question de l'environnement puisque ce qui est en jeu est un territoire auquel les personnes sont particulièrement attachées. Les pratiques militantes sont donc mues par une série d'éléments affectifs qui jouent sur les individus eux-mêmes, mais sur le mouvement en retour (affecter et être affecté.e).

De plus, la dimension affective se lit également dans le revers de la médaille du militantisme qui révèle des écueils tels que la toxicité, l'épuisement et le *backlash* qui peuvent s'avérer particulièrement éprouvante pour les militant.e.s.

Au final, raconter son parcours militant revient à réaliser un récit d'une vie engagée dans des tâches multiples, à des degrés différents, en fonction des moments et à des échelles aussi diverses en fonction des projets et de l'objet de la lutte. Une tendance claire se dessine : les individus commencent par un engagement frontal avec le pouvoir en place à travers des manifestations, des blocages et ce qui relèvent davantage de l'action directe; puis se dirigent progressivement vers un militantisme plus « appliqué » comme le dit Igor, où se déploient des activités qui se recentrent sur sa propre manière d'aborder sa vie (faire son jardin, modifier son mode de vie). Alors le militantisme d'une pratique tournée vers l'extérieur devient un mode de vie tourné vers soi. Ce curseur d'engagement permet de mesurer la multiplicité des possibilités « d'être militant.e.s ».

Recommandations et savoirs essentiels

Les recommandations qui découlent de notre recherche visent à agir sur trois enjeux principaux que l'analyse a révélé.

- Pour éviter l'épuisement (Cox), tant sur le plan personnel qu'organisationnel.
 - Prendre soin de soi et axer les mouvements sur *le care* (Craddock, 2020)
 - Prôner un militantisme joyeux (Bergman et Montgomery, 2021)
 - Cercle de parole autour des passions tristes/négatives qui font souffrir.

- Honorer les liens affectifs avec le territoire et la nature que les personnes militantes souhaitent protéger :
 - Réfléchir aux liens avec la Nature dans le mouvement environnemental, comment réfléchir à la nature de manière intégrée.

- Pour faciliter l'organisation interne des groupes militants :
 - Définir les tâches des personnes rémunérées de manière claire afin d'éviter les déceptions et les conflits
 - Réaliser une boîte à outils des savoirs faire militants pour les nouveaux et nouvelles venu.e.s

BIBLIOGRAPHIE

- Agrikoliansky E., et Filleule, O. (2019) Les rétributions du militantisme: du concept à la méthode. Dans *La politique désenchantée? Perspectives sociologiques autour des travaux de Daniel Gaxie*. Presses Universitaires de Rennes
- Agrikoliansky, E. (2017). Les « carrières militantes » : Portée et limites d'un concept narratif.» Dans O. Filleule, F. Haegel, C. Hamidi et V. Tiberi (dir.), *Sociologie plurielle des comportements politiques*. Presses de Sciences Po.
- Alvesson, M. (2003). Beyond neopositivists, romantics, and localists: A reflexive approach to interviews in organizational research. *Academy of management review*, 28(1), 13-33.
- Archives Révolutionnaires. (2020). Une histoire des mouvements écologistes au « Québec ». UNE HISTOIRE DES MOUVEMENTS ÉCOLOGISTES AU « QUÉBEC » – Archives Révolutionnaires (archivesrevolutionnaires.com)
- Aubert, N. (2006). Hyperperformance et combustion de soi. *Études*, 405(10), 339-351.
- bergman, C. et Montgomery, N. (2021). *Joie militante : Construire des luttes en prise avec leurs mondes*. Éditions du Commun.
- Berlant, L. (2004). *Compassion : The Culture and Politics of an Emotion*. Routledge.
- Bobel, C. (2007). I'm not an activist, per se, though I've done a lot of it: Doing activism, being activist and the perfect standard in a contemporary movement. *Social Movement Studies*, 6(2).147-59.
- Brotheridge, C. M. et Grandey, A. A. (2002) Emotional labor and burnout: comparing two perspectives of 'people work', *Journal of Vocational Behavior*, 60, pp. 17–39.
- Coalition Fjord. (2019). *GNL/Gazoduq*. <https://coalitionfjord.com/2020/01/10/gnl-gazoduq/>
- Cooren, F. (2020). Beyond entanglement:(Socio-) materiality and organization studies. *Organization theory*, 1(3), 2631787720954444.
- Cox, L. (2011). *How do we keep going? Activist burnout and personal sustainability in social movements*
- Craddock, E. (2020). *Living Against Austerity: A Feminist Investigation of Doing Activism and Being Activist*. Bristol University Press.
- Del Fa, S., Lamoureux, S. (2022). Devenir ingouvernable : Pour une approche processuelle de l'émeute. *Socio*, 16, 85-117.
- Desbiolles, A. (2020). *L'éco-anxiété : Vivre sereinement dans un monde abîmé*. Fayard.
- Downtown, J. et Wehr, P. (1997). *The persistent activist: how peace commitment develops and survives*. Westview
- Faludi, S. (1991). *Backlash: The undeclared war against American women*. Crown.
- Filleule, O. (2009). Carrière militante. In *Dictionnaire des mouvements sociaux* (pp. 85-94). Presses de Sciences Po.

- Gould, D. B. (2009). *Moving politics : Emotion and act up's fight against AIDS*. The University of Chicago Press.
- Grandey, A. A., Fisk, G. M. et Steiner, D. D. (2005) Must 'service with a smile' be stressful? The moderate role of personal control for American and French employees, *Journal of Applied Psychology*, 90(5), pp. 893–904.
- Jacobsson, K et Lindblom, J. (2012). Moral reflexivity and dramaturgical action in social movement activism: the case of the plowshare and Animal Rights Sweden. *Social Movement Studies*, 11(1): 41-60.
- Lamoureux, D. (2004). Le féminisme et l'altermondialisation. *Recherches féministes*, 17(2), 171–194. <https://doi.org/10.7202/012403ar>
- Lamy, J. (2018). Savoirs militants. Essai de définition historique et sociologique. Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique, (138), 15-39.
- Le Robert en ligne. (2022). Activisme. Dans *Le Robert en ligne*. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/activisme>
- Le Robert en ligne. (2022). Activiste. Dans *Le Robert en ligne*. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/activiste>
- Le Robert en ligne. (2022). Bénévole. Dans *Le Robert en ligne*. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/benevole>
- Le Robert en ligne. (2022). Militant. Dans *Le Robert en ligne*. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/militant>
- Le Robert en ligne. (2022). Militantisme. Dans *Le Robert en ligne*. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/militantisme>
- Le Robert en ligne. (2022). Militer. Dans *Le Robert en ligne*. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/militer>
- Maslach, C. et Gomes, M. (2006). Overcoming burnout. Dans R. McNair et Psychologists for Social responsibility (dir.). *Working for peace : a handbook of practical psychology and other tools*. Impact
- Massumi, B. (1995). The autonomy of affect. *Cultural critique*, (31), 83-109.
- Massumi, B. (2015). *Politics of affect*. John Wiley & Sons.
- Panu, P. (2020). Anxiety and the ecological crisis: An analysis of eco-anxiety and climate anxiety. *Sustainability*, 12(19), 7836.
- Pelletier, P. (2021). De l'écologie à l'écologisme. *Mobilisations*, 39-58.
- Pesqueux, Y. (2021). *L'organisation en réseau*.
- Rodgers, K. (2010). 'Anger is why we're all here': Mobilizing and managing emotions in a professional activist organization. *Social Movement Studies*, 9(3), 273-291.
- Rousseau, J. (2018). *Lutter ensemble: pour de nouvelles complicités politiques*. Éditions Cambourakis.

Shields, K. (1991). *In the tiger's mouth: an empowerment guide for social action*. Millenium.

Shouse, E. (2005). Feeling, emotion, affect. *M/c journal*, 8(6).

Solnit, R. (2005). *Hope in the Dark: The Untold History of People Power*. Canongate Books.`

Willemez, L. (2021). Subjectivités militantes : Savoirs, organisations et dispositifs de subjectivation dans l'engagement. Dans D. Mercure & M.-P. Bourdages-Sylvain (Éds.), *Société et subjectivité. Transformations contemporaines* (p. 127 138). Presses de l'Université Laval. <https://doi.org/10.2307/j.ctv1f2s235>